



45^e édition

DIEUDONNE NIANGOUNA

Nkenguegi

Théâtre Gérard Philipe / Saint-Denis / Avec la MC93 – Du 9 au 26 novembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

DIEUDONNE NIANGOUNA

Nkenguegi

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Écouter :

Mercredi 16 novembre 2016

RFI / Vous m'en direz des nouvelles ! / Jean-François Cadet – 15h10 à 16h

Invité en direct : Dieudonné Niangouna

<http://www.rfi.fr/emission/20161116-dieudonne-ningouna>

Vendredi 18 novembre 2016

France Culture / Poésie et ainsi de suite / Manou Farine – 15h à 16h

Invité : Dieudonné Niangouna

<https://www.franceculture.fr/emissions/poesie-et-ainsi-de-suite/poesie-et-entetement>

PRESSE

24 ARTICLES

TimeOut.fr – Lundi 29 août 2016

Le supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

TimeOut.fr – Lundi 5 septembre 2016

La Terrasse – Novembre 2016

Mediapart.fr – Vendredi 4 novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 9 au 15 novembre 2016

Sceneweb.fr – Jeudi 10 novembre 2016

Le Parisien.fr – Vendredi 11 novembre 2016

Inferno Magazine.com – Lundi 14 novembre 2016

Télérama.fr – Mardi 15 novembre 2016

Le Parisien.fr – Mardi 15 novembre 2016

La Terrasse.fr – Mardi 15 novembre 2016

Toute la culture.com – Mercredi 16 novembre 2016

Io Gazette n°44 – Jeudi 17 novembre 2016 (Deux articles)

Hottello Théâtre.com – Vendredi 18 novembre 2016

Toute la culture.com – Vendredi 18 novembre 2016

Le Souffleur.net – Vendredi 18 novembre 2016

Nonfiction.fr – Samedi 19 novembre 2016

L'Humanité – Lundi 21 novembre 2016

Le Point Afrique.fr – Mardi 22 novembre 2016

Theatrorama.com – Mercredi 23 novembre 2016

Télérama Sortir – Du 23 au 29 novembre 2016

Transfuge – Décembre 2016

Festival d'Automne 2016

Du 7 septembre au 31 décembre : quatre mois de spectacles vivants en Ile-de-France



1/2

Plus de soixante manifestations entre musique, théâtre, danse, cinéma et arts plastiques dispersées aux quatre coins de la capitale : si on ne voyait pas les premières feuilles se détacher des arbres, on se croirait presque à Avignon.

Cartographie du théâtre contemporain

Pour sa 45e édition, le festival d'Emmanuel Demarcy-Mota a mis les petits plats dans les grands avec pas moins de 42 partenaires de toute la région (de Cergy à Tremblay-en-France en passant par Brétigny) mais aussi proposant non pas un mais trois invités d'honneur.

Trois portraits

Le Festival d'Automne permettra donc aux Franciliens d'applaudir trois oeuvres signées Krystian Lupa : 'Des arbres à abattre', 'Place des héros' et 'Déjeuner chez Wittgenstein'. Trois pièces écrites par Thomas Bernhard et qui feront le sel du festival. En danse, c'est Lucinda Childs que l'on pourra (re)découvrir grâce à cinq pièces dont le magnifique 'Available Lights'. Enfin, le troisième portrait s'aventurera quant à lui du côté de la musique avec trois propositions autour de Ramon Lazkano.

L'occasion de découvrir encore et toujours ce qui fait battre le coeur du spectacle vivant contemporain : des spectacles de douze oeuvres, du Shakespeare réinventé et de la poésie, beaucoup de poésie.

Nos coups de cœur Festival d'Automne 2016



Poil de carotte

Après s'être emparée de 'Cuore', Silva Costa, jeune Italienne à l'ascension fulgurante, s'inspire librement d'un autre grand classique pour enfants, quelque peu délaissé des metteurs en scène : le célèbre 'Poil de carotte' de Jules Renard. Ce récit retrace par le biais de souvenirs disparate l'histoire d'un petit garçon mal-aimé aux cheveux roux, délaissé par sa famille et indigné par l'injustice de la vie. Pour ce faire, si les spectateurs sont d'abord invités dans un espace réaliste, dans l'étable de la famille Lepic au milieu des animaux et de bottes de paille, ils plongeront ensuite, tel dans un album photo, dans une immersion peuplée de souvenirs fugaces faisant la part belle « aux formes et sensations de nos images mentales ».



Bouchra Ouizguen - Corbeaux

Une expérience. Voilà le mot qui nous vient en tête pour décrire 'Corbeaux', le dernier spectacle de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Comme dans ses précédentes créations, la femme collabore avec les Aïtas, danseuses originaires de Marrakech, accoutrées cette fois-ci en noir, qui se déplacent sur et en-dehors de la scène pour imposer discrètement leur présence. Les femmes de tous âges ou presque enchaînent ensuite les cris lancinants et les rythmes saccadés, directement inspirés de la transe marocaine, et brisent au passage toute notion d'espace et de temps. Une pièce qui semble à la fois mystique et déroutante, expérimentale et contemporaine. Dans tous les cas, nous on est plus qu'intrigués.



Available Light

Pour la 45e édition du Festival d'Automne, la talentueuse chorégraphe de danse postmoderne américaine Lucinda Childs poursuit son retour aux sources et restaure une pièce qui a marqué sa carrière, 'Available Light'. Comme 'Dance', présentée dans le cadre du même festival l'an passé, 'Available Light' fait écho à l'esprit de collaboration, creuset du mouvement postmoderne né vingt ans plus tôt au Judson Dance Theater, tout en s'adaptant à son public actuel. Décor constructiviste à deux niveaux, partition symphonique de John Adams, dialogues chorégraphiques et quête de clarté, Lucinda Childs nous offre un spectacle structurel tout aussi personnalisé qu'intemporel.



The Evening

Inspiré de la Divine Comédie de Dante, cette pièce sous forme de triptyque interprété par des comédiens américains met en scène trois personnages (une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux) qui discutent ensemble de leurs vies respectives tandis qu'un groupe de rock sur scène rythme leur conversation. Les dialogues se mêlent alors aux mélodies, aussi bien dans le son que dans le propos. La réalité théâtrale et la réalité scénique se brouillent devant les spectateurs et en pleine conscience des personnages qui alimentent la confusion avec la strate du rêve.



Robyn Orlin - And so you see...

D'un côté, il y a Robyn Orlin, artiste sud-africaine sans limite qui oscille aisément entre le théâtre, l'opéra et les murs d'un musée. De l'autre, Albert Ibokwe Khoza, jeune danseur, chrétien et homosexuel de Johannesburg. Entre les deux, il y a la même volonté d'interroger en permanence les habitants de leurs pays sur des questions résolument politiques. Autant dire que de voir les deux travailler ensemble n'est pas très surprenant. Et de politique, ce spectacle qui les associe en est gorgé. Khoza y interprète une créature à peau bleue parée d'une robe jaune, au milieu de paysages ou de personnages en arrière-plan.



N'kenguegi

Après 'Le Socle des vertiges' et 'Shéda', 'N'kenguegi est le dernier volet de la trilogie entamée il y a quelques années par le formidable Dieudonné Niangouna. Dans une vaste fresque spatio-temporelle, l'homme navigue entre plusieurs angles de vue, d'un continent à l'autre, et nous présente une ribambelle de personnages comme les acteurs d'un théâtre dans le théâtre, des émigrés qui atterrissent dans des soirées mondaines parisiennes, un individu seul sur une barque ou un voyageur dont le rêve a été volé. Le tout dans un but : faire entendre la douleur de ceux qui subissent la violence de ce monde.



Noé Soulier - Deaf Sound

S'il y a foule de spectacles séduisants durant ce Festival d'Automne à Paris, 'Deaf Sound' est définitivement l'un des plus intéressants et originaux. Le chorégraphe Noé Soulier, à qui l'on doit 'Royaume des ombres' ou 'Signe blanc', est ici bien épaulé par Jeffrey Mansfield, architecte et non-entendant, pour tenter d'explorer la perception des sons par les sourds en menant une enquête sur la façon d'entendre et d'exprimer l'audible. Pour cela, les deux hommes ont fixé « des paramètres et des qualités matériels permettant de baliser ce que ressentent ces personnes à l'écoute des sons ».



Gens de Séoul 1919

C'est une « star » dans le monde du théâtre. L'un des metteurs en scène les plus influents de l'avant-garde japonaise débarque au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Oriza Hirata présentera dès le 8 novembre les 'Gens de Séoul', pièce qui nous plonge dans un intérieur bourgeois de la capitale coréenne en plein début du XXe siècle. L'homme y dresse en deux temps le portrait d'une famille d'expatriés japonaise : d'abord en 1909, un an avant la colonisation de la Corée par le pays du Soleil Levant ; puis en 1919, époque où le peuple coréen décide plus que jamais de se manifester contre les Japonais pour obtenir son indépendance.



Antonija Livingstone, Nadia Lauro - Etudes hérétiques 1-7

Elles sont deux. Deux esprits dandy féministes, deux adeptes des projets performatifs. La première c'est Antonija Livingstone, artiste indépendante et autodidacte vivant entre Montréal et Berlin. La seconde c'est Nadia Lauro, scénographe habituée des espaces tout terrain (architecture du paysage, musées, scènes...) et invitée régulière du Festival d'Automne à Paris. Le gouvernement des deux forme ce nouveau projet présenté qui réanime le symposium, format permettant « la sagesse et la culture d'une citoyenneté pleine d'entrain, » et qui met en scène un banquet version hérétique en sept temps.



Place des Héros

★★★★★ Recommandé

L'été dernier déjà, le metteur en scène polonais Krystian Lupa faisait avec 'Des arbres à abattre' de Thomas Bernhard un pied de nez au théâtre faussement subversif qui dominait la 69e édition du festival d'Avignon. Il récidive cette année avec 'Place des héros' - « Heldenplatz », de son titre original - du même auteur, au sein d'un festival qu'Olivier Py a souhaité placer sous le signe de la révolte. Et qui, à quelques exceptions près - la fable politique 'Tristesses' de Anne-Cécile Vandalem, surtout -, fut beaucoup plus lisse que prévu.

“l’Histoire est la trace qui se continue au présent”

Le Congolais **Dieudonné Niangouna** clôt avec *N’kenguegi* une trilogie théâtrale, poétique et politique. Un monde brutal et chaotique, bouleversé par la colonisation ou la question des migrants, traduit dans une langue à l’unisson.



Ce nouveau spectacle est la troisième partie d’un triptyque...

Oui, le *Triptyque des vertiges*, mais ce n’était pas ce que je voulais au départ. Après *Le Socle des vertiges*, je me suis rendu compte que la réalité historique qui y était décrite se poursuivait sous d’autres formes dans un présent actuel, tangible. Alors j’ai écrit *Shéda*, une suite où j’inventais un futur, le futur des possibles, partant de la destruction racontée auparavant. Après un phénomène apocalyptique, des gens d’Afrique, de France ou d’autres pays européens tentaient de fabriquer une vie nouvelle avec leurs héritages personnels et les systèmes politiques, éducationnels, sociaux et philosophiques dont ils étaient issus.

Après le passé et le futur, *N’kenguegi* est au temps présent ?

Oui, nous sommes là, à Paris, en 2015. Des Français, des émigrés, des résidents sont réunis dans un loft, une bande de jeunes qui se retrouvent pour une “surprise-partie, déguisement et réflexions”. Ils boivent de la bière, du vin, ils écoutent Bob Marley, ils fument, ils dansent, ils parlent. Et ils visionnent ensemble des images téléchargées sur internet, celles d’une barque de fortune qui échoue à Lampedusa, d’autres de migrants syriens. Chacun échange avec sa liberté de pensée, sans que la situation ne soit conflictuelle. Ils n’ont aucune raison de tricher ou de mentir. Et la fête continue, ils boivent, ils réfléchissent, ils parlent d’eux et du monde, même le migrant sur la barque en train de rouler sur la mer à la dérive prend la parole...

Qu’est-ce qui les différencie ?

C’est par les différences de langage que l’on peut les distinguer les uns des autres. Parmi les étudiants noirs réunis dans ce loft, on saisit à travers leur langage celui dont le père est ambassadeur, enseignant, réfugié politique, de la guerre ou de la faim. Il y a ceux qui sont horrifiés, révoltés, d’autres qui trouvent les migrants courageux car l’enfer qu’ils quittent est pire que celui qu’ils affrontent. Aucun d’eux pourtant n’a pris de barque pour venir, ils ont eu des bourses universitaires et ils ont volé sur Air France.

“chacun se préoccupe de sa survie
et tente de protéger le peu de rêves qu'il a.
Son premier ennemi est celui qui
lui ressemble, de peau et de culture”

**Il y a aussi ceux pour qui
l'immigration est un danger ?**

Oui, ceux-là se disent que les immigrés en situation illégale les mettent en danger, car on met facilement dans le même panier les légaux et illégaux. Ils sont polis pourtant et travaillent bien, ils ne veulent pas être confondus avec les migrants.

**C'est pour cela que vous utilisez
l'image du Radeau de la Méduse ?**

Ils sont sur le même bateau, et ils se “bouffent” entre eux afin de continuer à survivre. Chacun se préoccupe de sa survie et tente de protéger le peu de rêves qu'il a. Son premier ennemi est celui qui lui ressemble, de peau et de culture.

**Même dans un loft à Paris, entre
étudiants, le rapport Nord-Sud est
toujours vivant ?**

Ce rapport, c'est l'Histoire. Et l'Histoire est la trace qui se continue au présent. Cette trace ne peut pas être effacée. On peut faire des choix personnels, changer de style de vie, mais on ne peut pas changer d'Histoire. Chacun défend des intérêts personnels à un endroit personnel, mais l'individualisme ne permet pas de régler des problèmes politiques et historiques.

**C'est pour cette raison que vous
travaillez sur les différences de
langage ?**

La langue est un terrain poétique intéressant, car elle porte en elle des couches et des sous-couches. Je viens du Congo : le français n'y est pas le même qu'à Paris, Dakar ou Québec, mais ce français du Congo me permet d'entendre le français de France. C'est comme une tectonique des plaques ! J'ai grand besoin de poésie et de métaphores pour que soient bien identifiés les différents niveaux de langage, car les adresses, même quand elles sont directes, de personnage à personnage, sont la voix des sans-voix.

**Vous composez des figures plutôt
que des personnages ?**

Ce sont des personnages, mais la langue dans ses métaphores porte des

figures. La langue a des consonances proverbiales, elle est porteuse d'adages et d'énigmes, mais pour lui donner une plus grande amplitude politique, il faut en même temps assumer un “je” qui soit radical.

**Vous avez choisi d'écrire dans
la langue de la colonisation...**

Mais le français a commencé avec la colonisation ! Ce n'est pas la langue de l'ennemi, c'est le colon qui a eu recours au français. Il a utilisé une langue d'avant la colonisation pour nous coloniser.

**Il n'y a donc pas chez vous
de tentative de resémantisation
de la langue comme chez d'autres
poètes africains ?**

Non, ce serait la tentative de se réapproprier une langue qui est déjà mienne depuis que la colonisation me l'a donnée. L'école m'a appris à penser de manière administrative et officielle en français. Le français est la langue officielle du Congo. Cette langue ouvre en moi un troisième espace. Le premier est celui de mon histoire, ma culture. Le deuxième, celui de ma personnalité, et le troisième est celui de mon rapport aux autres. Moi, en dehors de moi-même ! Le français est le troisième bras avec lequel je travaille.

**Votre langue est au plus proche
de vous-même, de votre histoire,
de vos histoires ?**

Bien sûr, ce que je suis traverse mon écriture. Je le convoque même. Je l'invite, car ma manière de me mettre au monde en me couchant sur la feuille est un appel d'existence de moi au monde. **propos recueillis
par Hervé Pons**


N'kenguegi

texte et mise en scène Dieudonné Niangouna, **du 9 au 26 novembre au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis**, tél. 01.48.13.70.00, www.theatregerardphilipe.com spectacle présenté avec la MC93 **Festival d'Automne à Paris** tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

Que voir au théâtre en novembre ?

Tous les spectacles à voir à Paris en novembre 2016

N'kenguegi

Théâtre  mercredi 9 novembre 2016 - samedi 26 novembre 2016



Après 'Le Socle des vertiges' et 'Shéda', 'N'kenguegi est le dernier volet de la trilogie entamée il y a quelques années par le formidable Dieudonné Niangouna. Dans une vaste fresque spatio-temporelle, l'homme navigue entre plusieurs angles de vue, d'un continent à l'autre, et nous présente une ribambelle de personnages comme les acteurs d'un théâtre dans le théâtre, des émigrés qui atterrissent dans des soirées mondaines parisiennes, un individu seul sur une barque ou un voyageur dont le rêve a été volé.

Le tout dans un but : faire entendre la douleur de ceux qui subissent la violence de ce monde. Pour ce faire, Niangouna peut compter sur ses dix comédiens et trois musiciens, sur de nombreuses images filmées qui rendent le tout plus poétique et, surtout, sur la qualité de son écriture, lui qui ne fait jamais dans la demi-mesure, qui aborde des sujets forts parfois avec humour, dérision ou contradiction, toujours avec efficacité et nécessité.

PAR HOUSSINE BOUCHAMA

PUBLIÉ : LUNDI 5 SEPTEMBRE 2016

MC93 AU TGP
ÉCRITURE ET MES DIEUDONNÉ NIANGOUNA

NKENGUEGI

Dans le cadre du Festival d'Automne, la MC93 présente au Théâtre Gérard Philipe la dernière création de Dieudonné Niangouna, *Nkenguegi*, une odysée embarquant dix comédiens et trois musiciens.



© Armel Louzala

Nkenguegi au TGP.

C'est l'histoire d'un « type abandonné seul sur une barque », « un voyageur qui s'est fait piquer son rêve ». C'est la langue de Dieudonné Niangouna, foisonnante, débordante, lyrique et saccadée, violente et poétique. C'est un spectacle avec dix comédiens qui passeront du présent au passé, de Paris à l'Afrique, autour

de cet homme qui dérive. C'est la politique face à l'acharnement à vivre, c'est poétique et dialectique, c'est une mise en abyme du *Radeau de la méduse*, c'est un mélange de théâtre et de vidéos, de musique et de sons d'Afrique, de monologues et de dialogues percutants, c'est *Nkenguegi*, unique et torrentiel, comme tout travail de Dieudonné Niangouna. **E. Demey**

Théâtre Gérard Philipe, 59 bd Jules-Guesde, 93200 Saint-Denis. Du mercredi 9 au samedi 26 novembre, du lundi au samedi à 20h, le dimanche à 15h30. Relâche le mardi.
Tél. 01 48 13 70 00.

Dieudonné Niangouna capitaine-fleuve du ravageur «Nkenguégi»

L'auteur congolais d'«expression française » Dieudonné Niangouna signe une nouvelle pièce cataracte qui bouscule la langue et pas que. Habile acteur dans ses solos, en mettant en scène «Nkenguégi», il se révèle un véritable homme d'orchestre, entouré d'acteurs prêts à tout.

Scène de "Nkenguégi" © Samuel Rubio

Quel foisonnement de mots, de noms, d'histoires, de personnages ! Le nouveau spectacle de Dieudonné Niangouna , à la tête d'un commando d'acteurs, chanteurs, danseurs, blagueurs, déborde de partout, comme une bouteille de champagne que l'on agite ou un demi pression servi généreusement qui laisse couler sa mousse sur les flancs du verre. Quels débordements d'images, de danses, de chants, de cinéma ! Trois heures sans entracte (on ne coupe pas l'élan d'un tel flux) qui ont le charme d'un joyeux désordre, sans ce qui le menace : le m'importe quoi. Sous son apparent fouillis ,« Nkenguégi » est sans doute le grand spectacle le plus structuré de cet auteur et acteur hors pair (confère ses solos) qu'est Dieudonné Niangouna qui se révèle ici un metteur en scène retors, n'hésitant pas à se moquer de la fonction.

Un vivier des noms

Au fond de la scène, sur le côté gauche, une grande reproduction du tableau de Géricault, « Le radeau de la Méduse » .Le jeune peintre s'était beaucoup documenté, il avait tout lu sur le fait divers assez sordide : la lâcheté du capitaine et de son entourage qui n'hésitent pas à couper les amarres reliant les canots de sauvetage au radeau, les affrontements sur le radeau pour la survie et le partage de l'eau douce, les blessés, les malades que l'on pousse par dessus bord ou que l'on mange, la dérive qui devait conduire le radeau vers les côtes africaines. Le triomphe de l'individualisme contre la solidarité, la haine du fort contre le faible, etc. C'est l'une des histoires que raconte le spectacle : une troupe de comédiens répète une version contemporaine de cet épisode en réanimant les personnages du tableau vivant de Géricault figés sur la toile. Deux des rescapés du naufrage sortiront de la pièce (nouvelle histoire) pour entrer dans la vie réelle et se retrouver dans un désert guidé par « l'enfant sans nom » sans doute, lui, emprunté à la banque des données Navarin, hommage au passage, comme ailleurs il est fait révérence et référence à Sony Labou Tansi, père tutélaire du Congolais Niangouna.

Quant au nom de Lampedusa (la pièce a été achevée en septembre 2014), il passe une ou deux fois comme une piqûre de rappel. Ce qui n'est pas sans faire clignoter, telle une balise de détresse, une autre histoire, celle d'un grand type maigrelet, dérivant seul dans une barque, se noyant ou rêvant qu'il se noie, mais peut-être est-il déjà mort ou rattrapé par son enfance ou agonisant ou tout cela d'un coup, à la fois en scène et sur un écran de cinéma. Niangouna est un homme généreux en tout, un frère d'armes d'un André Benedetto ou d'un Armand Gatti. Comme eux, il est prolixe et politique.

Cet échelas en perdition, ce haut solitaire, c'est par lui que cela commence, par Erdonidus Amandeüs, c'est son nom. Avant que les autres ne transforment sa voix en chant.Beauté du vivier des noms de Niangouna, aussi inventif que celui de Valère Novarina, mais tout autrement, dans une sorte de syncrétisme hilare entre l'Afrique, le théâtre, le colonialisme et j'en oublie . Au hasard, citons: Antagona de Pégrinos, Salpéros de Vanvin, Madécambos, Octila, Pondillon de Courfet, Jodbime Arobase, j'ai un faible pour Boulas Terminetateuf. Leur beauté est plus flagrante à la lecture, car plus présente tout comme l'est la lecture des didascalies galopant sans la moindre entrave et qui font pleuvoir des cadavres comme à Gravelotte dès la première scène.

Une pièce à douze histoires

Il est bien d'autres histoires. Celle récurrente d'un soirée arrosée dans un appartement bourge parisien où Amadous Mamadéüs reste assis sur son fauteuil tandis que cela s'agite autour de lui, jusqu'à prononcer furibard cette phrase définitive à une femme : « Oh ! Qu'est-ce que vous êtes nostalgique, Cilophémène. ». L'histoire aussi d'un type que se fait piquer son rêve. Et celles, filmées en Afrique, d'un d'un accouplement-spectacle entre une chèvre et une biquette et d'une séance comico-gore au « Komisaria de Polisse du Djouhé !!! » avec des fous et des flics barges et sanginaires sirotant des bibines. Une douzaine d'histoires au total. Le Congo lointain et proche tenant lieu de carotte pour faire avancer et hennir l'âme du texte.

On se perd, on s'y retrouve. La pièce, binaire, joue de l'alternance entre des monologues et des scènes de groupe dialoguées, chantées, dansées. Dix acteurs jouent tous les rôles. Nommons-les : Lætitia Changchun, Marie-Charlotte Biais, Clara Chabalière, Pierre-Jean Tienne,Rader Bassina Touré, Harvey Massamba, Papythio Matoudidi, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Niangouna. Le onzième c'est Dieudonné Niangouna lui-même et ce n'est pas le dernier. Quel acteur ! Il aime se cacher sans se cacher derrière la figure du metteur en scène. Celui de la troupe de théâtre s'appelle Forthina Ondeminus Barbatoutous. Mais c'est aussi le cas du dénommé De Lafuenté. Ils lui ressemblent et inversement. Forthinas convoque Shakespeare que Niangouna niangourise en houspillant ses acteurs (ceux interne à la pièce sur le Radeau de la Méduse):

Mediapart.fr – Vendredi 4 novembre 2016 (Suite de l'article)

« Moi je vous parle de ramener « La méduse » sur un plancher de théâtre. Et non de montrer des gens qui s'agitent devant un naufrage de pacotille. Laissez cela aux comédiens, c'est bien le propre des imitateurs. Moi je vous parle de la bête. Du théâtre donc. L'acte sans les gants. La parole avec ses mains et sa voix. Il me faut la méduse sur le plateau en train de bouffer le radeau. »

Théâtre fleuve Congo

Le titre du spectacle « Nkenguegi » lui ressemble ; il claque à oreille et fait des ricochets. Entre « nizeré » (essence de roses blanches) et « nô » (l'un des grands genres de théâtre japonais), le Grand Robert zappe « Nkenguegi ». A en croire le programme, c'est une plante équatoriale à feuilles coupantes utilisée au Congo « pour protéger les enclos des bêtes sauvages. Celui qui reste à l'intérieur de l'enclos est protégé, mais il est enfermé. Celui qui est à l'extérieur de l'enclos est en danger, mais il est libre ». On croirait que cette plante a été conçue pour illustrer la situation de Dieudonné Niangouna dans son pays, le Congo, dirigé par le président Denis Sassou Nguesso qui n'est pas exactement un démocrate. Niangouna lui a adressé une lettre ouverte qui lui a valu de voir interdit de scènes publiques son festival Mantsina qu'il organise depuis 2004 à Brazzaville et d'avoir quelques soucis de passeport.

Autre scène de "Nkenguegi" © Samuel Rubio

Niangouna est plus en sécurité au bord du lac Léman où il vient de créer « Nkennguegi » que dans les rues de Brazzaville où un accident est si vite arrivé. Mais il ne saurait vivre sans sa troupe, sans l'ambiance de Brazzaville, alors il a emmené sa troupe et l'ambiance avec lui. Il invite quelques ami(e)s acteurs, actrices français(es) croisés ici et là, et fabrique « Nkenguegi ». Une fête débridée, à la fois grave (monologues) et festive (chœur, troupe). En prenant le théâtre par tous les bouts, et la politique par derrière, Dieudonné baise à vue. Seul et multiple. Le théâtre c'est ce qui nous sauve du repli sur soi. C'est jouissif.

L'homme-programme

Retrouvons-le au milieu du gué, au mitan du spectacle. Erdonidus Amandés continue à errer dans sa barque, au milieu des cadavres, « entouré de baleines grosses comme des décennies ». Sur l'écran, la femme devant le « Komisaria » gît une balle dans la tête, autour les fous ont tout dévoré. De Lafuenté parle de l'homme, de lui, de Dieudonné Niangouna :

« Un homme seul perdu dans son humble mesure de poète. Un homme-monde. Un homme-univers. L'homme-orchestre. Un homme sur lequel vous n'avez aucune imagination possible qui tienne vu l'incohérence de ses faits. Un homme dont vous n'avez aucune idée de sa façon de vivre à sa façon d'espérer vivre un jour, donc de résister, puisque seul. Un homme veilleur d'une ville morte. Un homme-légende qui conduit le rêve jusqu'à la porte de la ville, la fait entrer dans les poumons de la cité, puis reprend son éternelle agonie avant de crever. Un homme fabriqué. L'homme-programme. L'homme-tracteur, aussi multiple que les boulons de la connaissance. Seul. Seul contre un rien où tout est enfermé dedans. Car tout au monde périt, pourrit, suinte, pue, et féconde le jaunissement, le bleuissement, le noircissement, le rougeoient sanguinaire des « médiocraties ». Les choses sont des systèmes, et les êtres des machines. La vie est un vaste programme, et seul *l'homme seul* dans cet univers en est le parasite. Il se bat. Il se bat contre les choses appelées systèmes. Il cherche à déprogrammer la vie ainsi faite. Il se bat. On le verrait se battre qu'on le dirait fou.... ».

Et ça continue. Ça continue aussi longtemps après le spectacle. Et comme Dieudonné Niangouna a dû couper son texte pour garder le long souffle d'un spectacle de trois heures, c'est aussi une pièce qu'il faut lire après. Un régal.

Théâtre de Vidy-Lausanne jusqu'au 5 nov

A la MC93 abritée au TGP de Saint-Denis, dans le cadre du Festival d'automne, du 9 au 26 nov, les lun, mer, jeu, ven et sam 20h, dim 15h30, relâche les mar 15 et 22

Francfort (Künstlerhaus Mousonturm) les 1 er et 2 déc

Nantes, Grand T du 26 au 28 avril 2017

Comme la plupart des œuvres de Dieudonné Niangouna « Nkenguégi » est publié aux Editions Les Solitaires Intempestifs, 138p, 15€. Vient également de paraître « Et Dieu ne pesait pas lourd... » (suivi de « Un rêve au-delà »), pièce qui sera créée en janvier 2018 à la MC93.

Journaliste : jean-pierre thibaudat

carte blanche (et noire)

quatre metteurs en scène invités du Festival d'automne

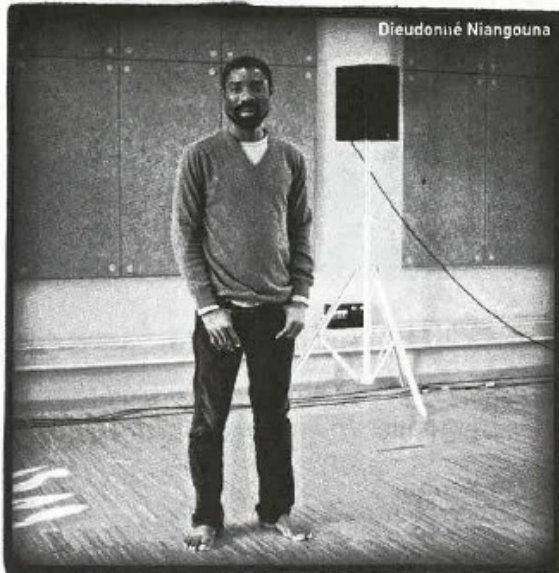
par Renaud Monfourny



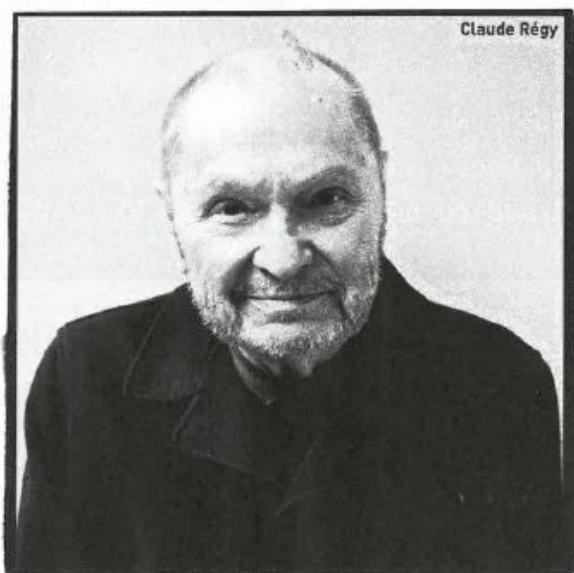
Richard Maxwell



Toshiki Okada



Dieudonné Niangouna



Claude Régy

Claude Régy, Richard Maxwell, Toshiki Okada ont enchanté en septembre et octobre le Festival d'Automne à Paris. Dieudonné Niangouna y présente *Nkenguegi*, qu'il a écrit et mis en scène, du 9 au 26 novembre au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis.

« Nkenguegi » : Quand Niangouna devient Liddell

10 novembre 2016 / dans À la une, Décevant, Les critiques, Nantes, Saint-Denis, Théâtre / par Hadrien Volle



photo – Samuel Rubio

Après une création au Théâtre de Vidy-Lausanne, le nouveau spectacle de Dieudonné Niangouna s'installe pour un mois au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. Se voulant d'un théâtre très actuel, le résultat n'est malheureusement pas à la hauteur du talent de celui qui était artiste associé au Festival d'Avignon en 2013.

Entre le *Radeau de la Méduse* de Géricault et les migrants qui cherchent à traverser la Méditerranée, le parallèle est frappant : peinture et vidéo de naufragés nous marquent immédiatement. **Très ancrées dans le présent, les intentions de Dieudonné Niangouna sont louables.** Il fait du théâtre le reflet d'une réalité que nul ne peut fuir, on est obligé d'observer ces « vrais voyageurs » qui sont ceux « qui ne savent pas où ils vont ».

Les comédiens sont généreux et Niangouna montre sa maîtrise des outils de plateau : chorégraphies, entrelacs de corps et jeu sur différents degrés d'étrangeté, notamment en ayant recours aux effets sonores. Il invite aussi à différents degrés de lecture et les acteurs ont plusieurs rôles. Parfois ils se métamorphosent en comédiens et, d'incarnante, la meute devient apprenante. Malheureusement, il faut plus que de la générosité et quelques bonnes idées pour tenir le public en haleine durant une pièce si longue.

Car passées la curiosité et la surprise, on se rend à l'évidence : **le résultat final est un fatras de mots incompréhensibles qui s'amoncellent trois heures durant.** La critique salutaire est aussi noyée que les voyageurs pauvres du Titanic. Seuls émergent les inévitables discours sociaux revendicatifs attendus de ce genre de théâtre. Comme les points de vues, les mots sont trop nombreux, ils se succèdent et trébuchent. **Ce bavardage étouffant est prétexté par un jeu sur la langue** (à la manière d'un Novarina?), mais le premier degré est trop prégnant. En voulant nous brutaliser, Dieudonné Niangouna sombre dans la facilité en plongeant dans le vulgaire. **Au sortir du spectacle, notre âme est marquée d'aucune cicatrice, tout au plus quelques ecchymoses.**

Plus encore, dans la deuxième partie, Dieudonné Niangouna prend toute la lumière. Il est lui mais aussi les autres, il est César et le juge. **Il se métamorphose en une Angelica Liddell** qui aurait puisée ses phrases chocs chez le gourou du web Sylvain Durif. Il liste, hurle, harangue et invective, débordé par cette création qu'il a écrit, mis en scène, et dont il a aussi composé la scénographie en plus d'en jouer le rôle central. Masqué derrière une radicalité revendiquée, il devient une caricature de ce qu'il défend. Au milieu de ses monologues, il dira que ses mots préférés sont « vertige », « urgence » et « solitude », mais on entend bien plus les mots « baiser », « emmerder » et « enculer ». Le « *nkenguegi* », qui donne son nom au spectacle, est une plante épineuse plantée au Congo pour éloigner les bêtes sauvages des enclos. Dommage que cela fasse aussi effet au spectateur.

« NKENGUEGI »

Texte, mise en scène, jeu, scénographie : Dieudonné Niangouna

Avec : Laetitia Ajanohun, Marie-Charlotte Biais, Clara Chabalière, Pierre-Jean Etienne, Kader Lassina Touré, Harvey Massamba, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Niangouna.

Collaboratrice artistique : Laetitia Ajanohun | Création musicale et musiciens : Chikadora, Pierre Lambla, Arnel Malonga | Régie générale : Nicolas Barrot | Vidéastes : Wolfgang Korwin et Jérémie Scheidler | Lumière : Thomas Costerg | Son : Félix Perdreau | Régie plateau : Papythio Matoudidi | Costumes : Vélica Panduru | Création Masques : Ulrich N'Toyo

Le texte est publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Production : Cie Les Bruits de la Rue – direction artistique Dieudonné Niangouna

Coproduction : MC93 – Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis, Théâtre de Vidy Lausanne, Künstlerhaus Mousonturm Francfort, Le Grand T Théâtre de Loire Atlantique, Parc de la Villette – résidence d'artistes 2016 Le texte a reçu l'Aide à la création du Centre national du Théâtre. Avec l'aide du Théâtre National de la Colline. La Compagnie Les Bruits de la Rue est soutenue par le ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France. La Compagnie Les Bruits de la Rue accompagne la Cie La Contreverse (dirigée par Jérémie Scheidler et Marie-Charlotte Biais) dans le cadre du dispositif d'aide au compagnonnage soutenu par la DGCA.

Durée : 3h

TGP Saint-Denis

9 Novembre 2016 > 26 Novembre 2016

du lundi au samedi à 20 h – dimanche à 15 h 30 – relâche le mardi

Salle Roger Blin

Du 1er au 2 décembre 2016 : Mousonturm (Francfort)

Du 26 au 28 avril 2017 : Le Grand T (Nantes)

Saint-Denis : le périple des migrants raconté au Théâtre Gérard-Philipe

🏠 > Ile-de-France & Oise > Seine-Saint-Denis | 11 novembre 2016, 13h20 | [f](#) [t](#) [o](#)



Dieudonné Niangouna met en scène Nkenguegi, présenté jusqu'au 26 novembre au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. DR

Programmé dans le cadre du Festival d'automne à Paris, Nkenguegi de Dieudonné Niangouna conte la traversée de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants en Méditerranée. Sur scène, onze comédiens et deux musiciens incarnent le périple entrepris par les migrants.

Jusqu'au 26 novembre, du lundi au samedi à 20 heures et le dimanche à 15 heures (relâche le mardi) au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (59, boulevard Jules-Guesde). Tarif : 6€ à 23€. Réservations : 01.48.13.70.00.

DIEUDONNE NIANGOUNA, « NKENGUEGI », AUTO PORTRAIT DU THÉÂTRE EN NAUFRAGE

Posted by *infernolaredaction* on 14 novembre 2016 · [Laisser un commentaire](#)



Festival d'Automne : Dieudonné Niangouna – Nkenguegi.

Autoportrait du théâtre en naufragé

Sous les hospices du festival d'automne, Dieudonné Niangouna met en scène *Nkenguegi* au Théâtre Gérard Philippe. Retours sur une réflexion explosive sur le naufrage et la parole, au théâtre et ailleurs.

L'occasion d'entendre du Dieudonné Niangouna dans une mise en scène de l'auteur est rare et précieuse. Et quand il s'agit du dernier volet d'une trilogie qui comprend *Le socle des vertiges* et *Shéda*, il y a de quoi s'attendre à un moment de maturation et d'accomplissement d'une pensée au long court. *Nkenguegi* reprend des thématiques précédemment abordées (le voyage, la relation au passé) et y ajoute une réflexion plus spécifique sur l'écriture théâtrale par un moyen somme toute assez classique : le théâtre dans le théâtre. Nous voilà pris en otage par les comédiens délirants d'un metteur en scène fictif débordé. Leur objectif, jamais atteint au bout de trois heures de spectacle : mettre en scène le naufrage d'êtres vivants et de leur parole dans un de nos théâtres subventionnés, par le biais d'une reconstitution "ratée" et totalement loufoque du non moins occidental radeau de la méduse de Géricault.

Au désespoir hilarant d'acteurs faits comme des rats sur trois-quatre mètre carrés de planches succède la mutinerie et la révolte, représentées par l'éclatement du groupe aux quatre coins du plateau, qui évoque d'ailleurs un fond marin ou une fenêtre. Que reste-t-il quand la moindre parcelle de confort est écartée ? La réponse n'est pas claire, les différents acteurs incarnent des points de vue multiples, depuis le colérique qui déclare qu'on devrait « planter le printemps dans ce champ de merde » au capitaine un brin démagogique qui promet « l'amour du prochain au profit de la société qui pense » en guise de terre promise. Dans tous les cas, les acteurs et l'auteur, au moins, nous ont fait le plaisir d'appliquer cette solution à l'ennui : « Parlez jeunes gens, faites-nous le plaisir de délirer en bruit. »

C'est sans doute attendu de dire que la parole de Dieudonné Niangouna et l'ensemble de ses propositions artistiques vues hier soir, sur la scène du Théâtre Gérard Philippe, naissent de la nécessité et de l'urgence la plus absolue (pour reprendre un peu le titre d'un autre texte très intéressant d'Annie Zadek). Ce n'est pas non plus si évident de rencontrer une telle jouissance de mots, de corps et d'images dans nos salles européennes. Faut-il s'emparer de n'importe quelle planche pour abolir nos anciennes limites, ou, pour pasticher maladroitement Niangouna, réduire l'océan qui nous sépare des pays dits "en développement". Il est curieux comme la politique du Congo, abordée d'une façon lointaine, apparaît comme le miroir déformant de nos contrées. De l'autre côté de la barre, un public un peu triste – c'est vrai que nous sommes encore « des gens habillés en plouc, comme pour un deuil national », est invoqué, exhorté même, à réagir et à réfléchir sur sa condition d'être humain.

La parole est un flow, la façon dont elle est adressée emprunte aux codes du slam, du rap et de la chanson, ce que vient renforcer la présence d'excellents musiciens sur scène. Le funk était d'ailleurs bien trouvé pour illustrer l'élément aquatique omniprésent et mobiliser nos corps et notre envie de danser en vociférant. On regrettera d'ailleurs que l'espace du public n'ait pas été davantage investi. On rêvera secrètement de voir tout ce bel équipage envahir les rues de Saint-Denis, de toute ville de France où le climat est plus que jamais « en pleine guerre cosmique ». D'une façon un peu moqueuse, à dire vrai, il est dit, dans la bouche du capitaine du radeau de la Méduse, que nous ne serions « pas assez intelligent pour comprendre ». Que le poète se sente obligé de porter le masque du sarcasme pour nous émouvoir n'est pas sans rappeler la démarche d'un autre représentant de cet "exotique" tiers monde : Rodrigo Garcia. Le rire et la provocation ne sont cependant pas poussés aussi loin ou aussi directement. La prose de Niangouna est faite de contradictions qu'il faut savoir démêler, et d'une volupté baroque qui pourrait embarquer facilement tout un équipage de naufragés.

Alix Rampazzo

Dieudonné Niangouna met en scène une étonnante version du radeau de la Méduse



Emmanuelle Bouchez

Publié le 15/11/2016. Mis à jour le 15/11/2016 à 09h31.



Avec “N'kenguegi”, son nouveau spectacle, le généreux metteur en scène s'empare de la thématique des migrants en mélangeant fiction et réalité, dramatique et burlesque. A découvrir jusqu'au 23 novembre à Saint-Denis.

Rarement, artiste contemporain aura sauté ainsi à pieds joints dans le plat confus et bigarré du monde contemporain...

Dieudonné Niangouna, poète-acteur-metteur en scène qui fut artiste associé du Festival d'Avignon 2013, revient à nouveau sur scène avec une œuvre chorale pour tenter d'embrasser la réalité dans sa foisonnante complexité.

Mais cette fois, ce n'est plus sur une terre métaphorique qu'il construit sa fiction, mais sur la faille bien réelle qui écartèle le Nord du Sud, avec la mer Méditerranée comme passerelle vacillante... Et même si les personnages de l'artiste congolais de Brazzaville ne cessent de dire, comme Shakespeare, que tout est fiction, une bande filmée projetée sur grand écran convoque les images bien concrètes de barques perdues en mer grevées de centaines de migrants...

Pulsions digressives

Raconter le spectacle est une gageure, car Niangouna, quoiqu'un peu « assagi » dans ses pulsions digressives (c'était la faiblesse de *Shéda*, présentée au festival d'Avignon en 2013, dans une carrière Boulbon où il remuait ciel et terre), additionne toujours situations et strates de poésie dans un mille-feuilles souvent surabondant.



La pièce est découpée en deux parties : l'une à Paris, l'autre dans les faubourgs de Brazza, la même bande-son de rumba congolaise rythmant magnifiquement l'ensemble. On se souviendra surtout longtemps du prologue, sous les auspices du Radeau de la Méduse (1818) peint par Géricault, flanqué dans un angle de la scène.

— “J'ai quarante ans mais suis déjà mort...”

La dizaine d'acteurs et de musiciens; serrés les uns contre les autres; progressent lentement avant de s'affaisser avec douceur, face contre terre. Seul l'un d'entre eux, figure christique aux cheveux longs, torse nu et jupe en coton, reste debout et commence son récit : « *Je suis resté seul sur la barque (...), j'ai quarante ans mais suis déjà mort...* ».

On le reverra sur scène comme à l'image, pèlerin flottant telle Ophélie, rêvant d'un ailleurs où l'on n'arrive jamais. Pendant que dans un salon de bobos parisiens, la fête bat son plein. On y cause, on y boit, chacun tournant en rond dans sa solitude.

Comédie burlesque

Rupture de ton : les naufragés de Géricault s'animent façon comédie burlesque. Dans une tirade percutante, le capitaine règle son compte à notre société de l'instant, sans mémoire, et donc sans avenir. Niangouna fait alors irruption dans sa défroque de metteur en scène engueulant tout le monde. C'est un poil factice. Mais on est content de le revoir, porté par son énergie généreuse tout au long de cette deuxième partie, sur scène comme à l'image. Il trimballe sa dégain de poète charriant sur les routes d'Afrique une sphère blanche comme un soleil trop fort. A Brazzaville, la fiction filmée caricature d'arrogants potentats locaux buvant bière sur bière dans l'enclos du « Komisariat » et jouant avec la vie de femmes alignées devant eux. La situation politique s'est à nouveau diablement tendue au Congo Brazzaville et Niangouna, artiste qui ne déroge pas, s'en fait l'écho.

« Bazar général »... insiste celui dont la diatribe sur les présidents et la démocratie à l'africaine est assaisonnée d'un humour désespéré. Restent l'énergie des hommes et la confiance qu'ils semblent s'offrir les uns aux autres, malgré tout. C'est cela dont ont témoigné entre eux, au delà des travers d'un spectacle trop long, ces comédiens venus des deux côtés de la Méditerranée.

Jusqu'au 26 novembre au TGP de Saint-Denis et du 26 au 28 avril 2017 au Grand T de Nantes.

Migrants: le verbe puissant de Dieudonné Niangouna pour les évoquer

🏠 > L'actu > Culture | 15 novembre 2016, 9h43 | [f](#) [t](#) [m](#) 0



Né au Congo-Brazzaville, l'acteur, auteur et metteur en scène de théâtre Dieudonné Niangouna, 40 ans, se produit ici lors du 67e Festival d'Avignon le 20 juillet 2013 (AFP/BORIS HORVAT)

"Je ne suis pas mort car je survis dans l'imaginaire du théâtre": ainsi s'exprime un noyé, dont la figure spectrale hante de bout en bout "N'kengueji", nouvelle création foisonnante du dramaturge Dieudonné Niangouna, qui évoque le drame des migrants en Méditerranée.

L'histoire, en apparence, est simple: une troupe de théâtre joue une version contemporaine du "Radeau de la Méduse".

Une copie du célèbre tableau de Géricault est d'ailleurs reproduite sur scène, sous un écran où s'affiche en gros plan le visage d'un homme poussant un cri muet de souffrance.

Le radeau est figuré par un plancher carré, posé sur le plateau nu du théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, où la pièce se joue jusqu'au 27 novembre.

S'y entassent dix comédiens, troupe foutraque dont le metteur en scène interrompt les répétitions: Dieudonné Niangouna lui-même, jouant son propre rôle dans cette mise en abîme théâtrale qui se veut une critique de la société du spectacle. C'est ainsi que le dramaturge invite ses acteurs à montrer autre chose qu'"un naufrage de pacotille".

Le Parisien.fr – Mardi 15 novembre 2016 (Suite de l'article)

La suite est plus confuse, comme si le récit lui-même partait à la dérive. Ce qui n'empêche pas la pièce de convoquer des images fortes, qui restent longtemps dans la tête.

Changement de décor, quelque part en Europe, une fête bat son plein, où des rescapés tentent d'oublier l'horreur de la traversée au son d'une musique jouée live.

Cependant, à l'avant-scène, l'un d'eux, assis sur une malle, nous regarde sans nous voir, sa valise posée tristement à ses pieds, comme s'il n'était pas sorti de la "cale" du bateau.

"Nous sommes dans la cale, nous sommes dans la salle", affirme en écho un chœur de personnages.

Face au drame des migrants, Dieudonné Niangouna refuse de tenir un discours "géopolitique", selon ses termes. Son théâtre consiste plutôt à remuer le couteau dans la plaie et ce n'est pas qu'une image: pendant la représentation sont projetés sur un écran la vidéo d'un homme qui se noie et un autre film insoutenable montrant des doigts triturant une cicatrice dans le but de l'ouvrir. Coproduit par la MC93 dans le cadre du Festival d'automne, N'kenguegi est le troisième volet d'une trilogie entamée avec "Le Socle des vertiges" et "Shéda", qui avaient été présentés à Avignon en 2013.

Né au Congo-Brazzaville, Dieudonné Niangouna, 40 ans, avait été le premier auteur africain choisi comme "artiste associé" du festival alors codirigé par Hortense Archambault, l'actuelle directrice de la MC93.

Les représentations ont lieu alors que le théâtre Gérard-Philipe héberge depuis une dizaine de jours des sans-papiers africains expulsés d'un squat à Aubervilliers, après l'appel à la solidarité lancé par la directrice du théâtre de la Commune de cette ville de Seine-Saint-Denis.

MC93 au TGP / Nkenguegi / Écrit et mis en scène par Dieudonné Niangouna

NKENGUEGI

Publié le 15 novembre 2016 - N° 248

Dieudonné Niangouna crée le dernier volet d'une foisonnante trilogie consacrée à la guerre et aux relations Nord-Sud. Après *Le Socle des Vertiges* et *Shéda*, créé au Festival d'Avignon en 2013, *Nkenguegi* est une brillante traversée d'un monde en morceaux.



Nkenguegi de Dieudonné Niangouna Crédit : Samul Rubio

Depuis la création de sa compagnie Les Bruits de la Rue en 1997, Dieudonné Niangouna déploie une poésie de l'excès et de la résistance. Un théâtre aussi insolent que les obus des guerres du Congo. Initiée en 2011 avec *Le Socle des Vertiges* et achevée avec *Nkenguegi*, sa trilogie en est le cœur palpitant. Aussi fragmentaire et démesuré que les précédents, son dernier volet compte pas moins d'une douzaine d'histoires interprétées par deux musiciens et onze comédiens, parmi lesquels Dieudonné Niangouna lui-même, dont le jeu est le prolongement de l'écriture. Entre un appartement bourgeois du XVI^{ème} arrondissement parisien et le pont du Djoué au Congo, sans oublier la mer où un dénommé Erdoninus Amadeüs n'en finit pas de se perdre, *Nkenguegi* est la chronique d'un monde en plein naufrage.

Naufrages en série

Devant une reproduction du *Radeau de la Méduse* de Géricault, le personnage à la dégaine christique ouvre une folle succession de tragédies non dénuées de comique. Élément de décor principal du spectacle, son embarcation de fortune laisse par exemple régulièrement place à un autre protagoniste qui a lui aussi bien connu la Méditerranée : Forthina Ondeminus Barbatoutous, engagé depuis plus de deux ans dans la création d'une version théâtrale du fameux tableau avec une troupe de comédiens semi-professionnels. Ce n'est là qu'une des quatre mises en abyme de *Nkenguegi*, où le théâtre est présenté comme l'un des derniers lieux habitables. Un des derniers refuges de la pensée, à condition d'y mettre toutes ses tripes. Dieudonné Niangouna et ses compagnons de galère s'y emploient avec talent, en de multiples allers-retours géographiques et temporels.

Anaïs Heluin

[FESTIVAL D'AUTOMNE] L'ODYSSÉE CONTEMPORAINE DE DIEUDONNÉ NIANGOUNA

Dans le cadre du Festival d'Automne auquel se joint Migrant'scène de la Cimade, la MC93 et le TGP de Saint-Denis s'associent pour présenter la dernière création de Dieudonné Niangouna, Nkenguegi. Dernière pièce de sa trilogie après Le Socle des vertiges puis Shéda présenté à Avignon en 2013, l'artiste congolais engagé présente avec fureur et folie les tourments de l'odyssée contemporaine qu'est la migration.



Nkenguegi de Dieudonné Niangouna au Théâtre de Vidy, Lausanne.

À l'instar du *street artist* Combo avec son œuvre *Mare mortuum*, Niangouna raconte la migration et sa tragédie à partir du Radeau de la méduse de Géricault, dont une reproduction occupe le fond de la scène. Il la saisit dans ses dimensions tant physiques que psychologiques. Le voyage, dans son incertitude et sa fragilité, est esquissé dès l'ouverture baignée dans une lumière couleur ocre. Les comédiens déambulent, tanguent et chavirent. Ils incarnent les destins que nous verrons dans des vidéos projetées au-dessus du tableau, ballotés dans des barques de fortune par la Méditerranée. Toutefois, la distance est rapidement prise ? et assumée ? avec la peinture de maître par la disposition du théâtre dans le théâtre. De mauvais comédiens-imitateurs tentent vainement de rejouer le drame du radeau sous la direction autoritaire du metteur en scène, Niangouna lui-même, pour qui il ne s'agit pas de jouer ou d'imiter mais bien d'incarner.

Sur un radeau improvisé qui occupe le centre de la scène, les comédiens parlent et Niangouna rythme, comme du slam, martèle, par ses claquements de doigts et coups de pied sur le sol de plus en plus rapides, les longs monologues dans lesquels la pensée se perd. Accoucheur de la parole, il cherche à la détruire, par ses longues circonvolutions qui lui donnent son caractère abrupt et spontané. Il faut l'expulser pour que seul demeure le corps, simplement là dans son errance à l'image de Mathieu Montanier qui reste les deux-tiers du spectacle seul, silencieux et tourmenté. Il est la réminiscence de toute errance, sur laquelle s'interrogeront tour à tour les personnages. Autour de lui s'installe un salon parisien dans lequel des jeunes, déguisés en animaux, organisent une fête. Niangouna met ainsi en scène la perception des occidentaux plutôt favorisés face à l'immigration. Ceux-ci semblent indifférents face aux vidéos projetées, à celui qui se noie devant leurs yeux, alors que dans leurs logorrhées ils s'attaquent violemment au système.

La forme théâtrale réalisée par Niangouna est une porte ouverte sur un rapport au monde politique, poétique et existentiel. Notre angoisse est réveillée par les nombreux bruitages ? bruissement des vagues, bris de verre ?, par l'énergie effervescente des comédiens, la saturation incandescente de leur jeu et de leur propos à la fois mythologique, métadiscursif mais toujours contemporain. Le spectateur est plongé dans l'incompréhension, dans la perte et la déconstruction de ses repères.

Josselin Borioli

Photo © Samuel Rubio

NKENGUEGI

CONCEPTION DIEUDONNÉ NIANGOUNA

THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE

« Dernier volet d'une trilogie initiée avec *Le Socle des vertiges*, poursuivie avec *Shéda*, *Nkenguegi* s'inscrit dans le parcours d'un écrivain qui considère que "l'art, c'est s'échapper de la barbarie". »

NOYÉS NOUS AUSSI

— par Léa Coff —

« Nkenguegi » est une nécessité viscérale, quelque chose qui ne doit pas rester à l'intérieur. Dieudonné Niangouna a beaucoup de choses à dire, à crier, à cracher même, et surtout beaucoup de questions, beaucoup trop pour un seul homme. Avec cette fresque voyageuse à cheval entre l'Afrique et l'Europe, en équilibre au-dessus du Léthé qu'est devenue la Méditerranée, l'auteur et metteur en scène clôt une trilogie d'écriture initiée en 2011 avec « *Le Socle des vertiges* » et poursuivie avec « *Shéda* » en 2012. On y retrouve toujours ce goût pour le théâtre choral, cette langue éclatée, imagée, purement poétique. Niangouna brise les frontières du temps et de l'espace, faisant de la scène le seul ancrage possible, la croisée des destinées arrachées en dérive. « *Nkenguegi* » est une création très sensiblement reliée au présent, avec au centre, au propre comme au figuré, la crise migratoire qui bouleverse le fragile équilibre auquel nous étions encore attachés. C'est l'histoire d'un type qui délire seul sur sa barque, tous les autres sont tombés à l'eau. Et ce délire devient fil conducteur d'une dramaturgie en vrac où les folies des uns et des autres se livrent tour à tour au travers de monologues ensorcelés et explosifs. La réflexion de l'auteur est d'une intelligence manifeste et son verbe, qui ne saurait supporter l'approximation tiède, d'une fulgurance éclatante. Alors pourquoi, Dieudonné, pourquoi nous noies-tu dedans ? On aimerait tellement pouvoir tout entendre, mais tu nous laisses frustrés, submergés par un flot de paroles ininterrompu, sourds aux discours de ces individualités qui veulent se faire aimer à tout prix. Si pour toi chaque mot est d'une importance capitale, laisse-les respirer et résonner pour de bon. Reste tout de même une exigence implacable dans la présence au plateau de tes comédiens, une générosité et un investissement d'une beauté rare, au plus près du vivant.

NIANGOUNA, LE POÈTE NAUFRAGÉ

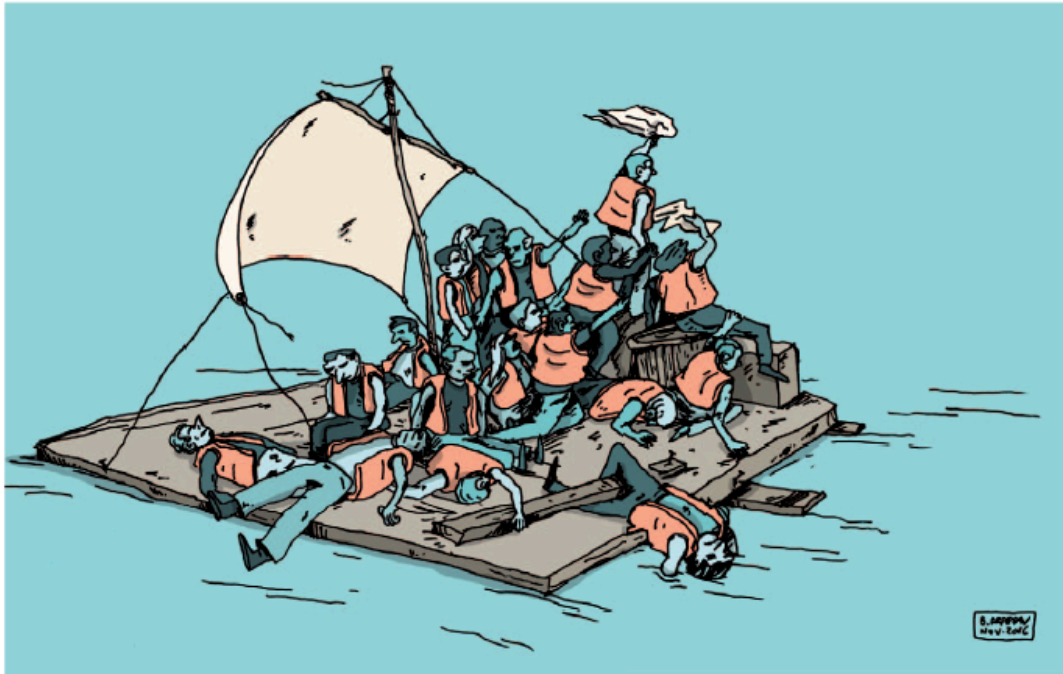
— par Christophe Candoni —

Inspirée du « Radeau de la Méduse », la célèbre toile de Géricault, « *Nkenguegi* », la nouvelle pièce de Dieudonné Niangouna, suit le mouvement cahotant et déchainé d'une mer périlleuse. Son foisonnement de mots, de langages et de gestes, d'idées et d'histoires épouse les flux et reflux d'une écriture textuelle et scénique qui tangue, claque, chavire pour délivrer un propos explosif et remuant. Au centre, une pensée jamais figée qui questionne l'identité et la migration, la pauvreté devenue un marché dans nos sociétés mondialisées, les existences fragiles et incertaines d'individus pris entre la vie et la mort dans les bouleversements du monde. Il y est aussi beaucoup question d'amour, d'ailleurs, et de l'autre. Trois « A » qui résumant bien le discours urgent, nécessaire, cru, imagé de l'artiste africain pleinement inscrit dans la réalité et l'actualité mais empreint d'une forte dimension poétique. À l'image d'un naufragé qui échoue sur un modique plancher de bois au centre du plateau où règne une cacophonie exubérante et furieuse, l'homme est à la fois seul et univers chez Niangouna. Il fait preuve d'une infatigable combativité. Il invite à braver les mers, à repousser les murs, à ne pas craindre la mort, à échapper aux systèmes clos, verrouillés, il se fait entendre en surpassant le bruit, enfin, il tente de gagner sa liberté. Parce que le voyage impose l'errance, on avance et se perd parfois dans une proposition aussi vaste que l'océan. On vogue sans fin vers l'inconnu. Mais l'enjeu est de cette taille. Avec une formidable énergie du dire, les interprètes sont dotés d'une incroyable capacité à donner corps, souffle et vie au spectacle. Ils expriment toute la violence contemporaine qui met à mal l'altérité et distillent dans une fête furieuse comme un parfum d'apocalypse.

LE DESSIN

DIEUDONNÉ NIANGOUNA : NKENGUEGI, LE RADEAU DE LA COLÈRE

— par Baptiste Drapeau —



Nkenguegi, texte (Editions Les Solitaires intempestifs) et mise en scène de Dieudonné Niangouna – TGP – MC93 – Festival d'Automne à Paris 1

Crédit photo : Samuel Rubio



Nkenguegi, texte (Editions Les Solitaires intempestifs) et mise en scène de **Dieudonné Niangouna – TGP – MC93 – Festival d'Automne à Paris**

Qu'est-ce que les nkenguégi – titre théâtral de l'auteur Dieudonné Niangouna ?

« Les nkenguégi sont des plantes équatoriales aux longues feuilles coupantes. Au Congo, elles sont utilisées pour protéger les enclos des bêtes sauvages. Celui qui reste à l'intérieur de l'enclos est protégé, mais il est enrhumé. Celui qui est à l'extérieur de l'enclos est en danger, mais il est libre. »

Nkenguegi de Dieudonné Niangouna, dernier texte littéraire et théâtral d'une trilogie initiée avec *Le Socle des vertiges* et *Shéda*, se fait aujourd'hui magnifique création scénique à travers la déclamation d'un verbe passionné, glissé avec verve et panache dans une fulgurance d'images et de reviviscences foisonnantes.

D'un côté, le grotesque de registre scatologique des chapelets d'injures réinventées et adressées aux puissants, et de l'autre, le tragique poétique aux envolées lyriques.

Or, la force suggestive des mots cinglants et âpres, à la fois gorgés de colère et d'immense amour pour la vie, enfin le bel épanouissement de la représentation, procède bien de l'évocation géopolitique du monde contemporain bousculé alentour.

Avec la mise en relief des sombres événements planétaires fatals en cours, largement visualisés et enregistrés par les médias – mouvements des populations fuyant les violences politiques, économiques et sociales, la misère ou la guerre.

Dieudonné Niangouna reprend à son compte la douleur âcre de ces réalités actuelles pour l'injecter, tel le nerf de la guerre de son théâtre existentiel, à travers une expression artistique qui est d'abord une façon d'échapper à la barbarie.

Hottello Theatre.com – Vendredi 18 novembre 2016 (Suite de l'article)

La langue caractéristique et frappée de l'auteur porte la parole de souffrance – qu'il fait sienne – de ceux qui subissent les agressions du chaos d'un monde violent.

L'écrivain metteur en scène et comédien se tient sur la scène, par intermittences flamboyantes, jouant le rôle au second degré du directeur de troupe – théâtre dans le théâtre – puisqu'il s'applique à accompagner une dizaine de comédiens dans une version contemporaine scénique du mythique *Radeau de la Méduse* de Géricault :

« *Les vagues balaient la barque, un pauvre radeau de fortune. Je vois la fragilité de la vie, de toutes ces vies accroupies et mal en point, entassées comme des bêtes sur la barque. Mais où vont-ils ? Personne ne saura hormis le hasard. C'est quoi cette obsession qui leur fait braver les mers, les vagues, les tempêtes et la mort ?* »

Le passé fait place à l'actualité criarde concernant les mouvements de migration venus non seulement d'Afrique, mais du Proche ou Moyen-Orient. La vie précieuse à sauvegarder tient lieu d'élan qui contre vents et marées, au sens dévastateur du terme, propulse les hommes loin de leur pays d'origine où règnent les misères.

Une exposition éloquente se tient en même temps que *Nkenguegi* au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis dirigé par Jean Bellorini : *Habiter le campement* de Fiona Meadow, des extraits de *Par les villages* de Peter Handke, des photos révélant nomades, voyageurs, conquérants, contestataires, infortunés, exilés...

Sur la scène, dix merveilleux interprètes sont embarqués sur la galère – quelques planches de bois tiennent lieu de radeau minuscule, tandis qu'un écran vidéo diffuse des images du Congo ; on y voit Dieudonné Niangouna sur le pont Djoué traînant avec maladresse un luminaire volumineux – métaphore du soleil perdu -, un commissariat avec de drôles de policiers qui se saisissent des femmes comme d'une marchandise à consommer ou à réduire à néant.

Les acteurs dansent, se meuvent dans la patience et la douceur d'une lente chorégraphie ordonnancée dans la grâce. Puis ils s'expriment plus violemment, en véritables hommes et femmes en colère. Les uns et les autres, déclamateurs, chanteurs, danseurs ou musiciens, accomplissent leur partition respective – un monologue sur le devant de scène – ou bien échangent en sachant composer dans le recul étudié et le consentement implicite avec la tyrannie du metteur en scène.

Au centre, seul, se tient l'homme – sorte de figure de passeur ou d'Ulysse jamais revenu de son épopée sur les mers -, il est debout le plus souvent ou parfois gisant, souffrant comme le Christ sur la croix, dont les plaies sont crûment filmées.

Hors des relégations et des exclusions qu'il a pu longuement surmonter, renaissant de sa mort, il aimerait pouvoir habiter son être enfin et simplement se sentir exister.

Un spectacle somptueusement engagé, à teneur profondément humaine et conviviale, entre méditation sur nos temps présents et illuminations festives.

Véronique Hotte

Théâtre Gérard Philippe – CDN de Saint-Denis, du 4 au 26 novembre. Tél : 01 48 13 70 00

DIEUDONNÉ NIANGOUNA : « PENDANT QU'ON FAIT DU THÉÂTRE, DES GENS MEURENT EN MER ! »

18 novembre 2016 Par [Christophe Candoni](#) | 0 commentaires

Dernier volet d'une trilogie entamée avec Le Socle des vertiges et Shéda, Nkenguegi, la nouvelle création de Dieudonné Niangouna garde intact l'élan engagé et humaniste de l'artiste que Toute La Culture a rencontré.



Le spectacle est inspiré du célèbre tableau *Le Radeau de la méduse*, de quels naufrages parle-t-il ?

Je voulais écrire une pièce sur une tragédie qui nous dépasse : ces hommes qui meurent en pleine mer. Le tableau de Géricault me permet de tisser un lien politique et historique entre le passé et le présent. Ces jeunes corps sur un bateau de fortune me renvoient à l'histoire coloniale comme à l'actualité des migrants. Hier, la

frégate de la méduse se dirigeait vers le Sénégal pour appliquer une politique de colonisation ; aujourd'hui, les bateaux des migrants font le mouvement inverse, ils viennent d'Afrique et arrivent à Lampedusa ou à Calais. J'ouvre la pièce avec une « marche des noyés ». Cela permet d'entrer dans la tragédie avec respect pour les morts dont je parle. Je reconnais à ce prologue muet une forme d'hommage après lequel Erdonidus, un naufragé, déclare sur un tas de cadavres couchés à ses pieds : « Je suis resté seul sur la barque et maintenant où vais-je aller ? »

Est-ce que, vous-même, avez éprouvé le sentiment d'être rescapé ?

Je suis rescapé de dix ans de guerre du Congo. J'ai été emprisonné, connu les tortures, fuit les balles, traversé des charniers. J'ai fait du théâtre pour les morts. Réciter Cendrars, Koltès, Césaire... m'a fait tenir. Cette force et cette hargne qui caractérisent mon jeu viennent de là. J'ai appelé la guerre mon « conservatoire » et mon « hôpital ». Le metteur en scène qui apparaît dans la pièce était dans la cale d'un bateau sur la méditerranée et c'est la raison pour laquelle, devenu résilient, il veut raconter son histoire au théâtre.

Vous déployez des talents hors-pairs de conteur et performeur mais la pièce prend aussi une dimension chorale. Comment communiquez-vous, transmettez-vous cette énergie physique et vitale du dire ?

La plupart des comédiens jouent avec moi depuis une bonne dizaine d'années et connaissent très bien ma diatribe, mes chœurs free jazz, mon style de jeu et mes engagements. Je ne fais jamais de casting et ne les ai pas pris pour leurs qualités de comédiens mais pour les hommes qu'ils sont et où ils se situent d'un point de vue politique. C'est en partant de cet endroit-là que je me dis qu'ils peuvent porter ma parole. Je cherche de bons coryphées. Il ne s'agit pas simplement pour eux de raconter une histoire. Il s'agit de prendre en charge une parole politique. On discute beaucoup en amont. Alors, quand j'arrive en répétitions, l'éveil de la personne, son électricité, sa volonté, son intelligence est au rendez-vous. On n'est pas de simples marionnettes tirées par des fils, on est des êtres pensants. Être juste, être vrai, c'est penser la société en pensant sur scène, aimer l'humain en montrant l'humain.

Mis en abyme, le théâtre est très présent dans le spectacle mais il laisse dubitatif quant à sa capacité à donner corps et vie aux situations politiques très actuelles et critiques qu'il prétend traiter car il n'en offre au début qu'une reconstitution factice, limitée.

Faire intervenir le metteur en scène dans la pièce pour recharger comme il le fait le jeu des comédiens, c'est en réalité s'adresser au public, à l'institution. C'est une manière de rappeler au théâtre sa mission et de l'espérer intransigible. Le théâtre doit être un témoin de son temps, être le reflet des maux et des interrogations de la société. S'il se replie sur sa mécanique, son artifice, il tombe dans le divertissement et perd son âme. Le théâtre doit avoir une réelle essentialité dans sa pratique.

Le TGP héberge actuellement des sans-papiers comme plusieurs théâtre nationaux, quel regard portez-vous sur cette action ?

Elle est évidemment salutaire. Là, le théâtre prend sa place et trouve son sens. Il est là. Pas enfermé dans sa boîte, mais présent, en temps réel. Ce qui est très beau sur un plateau, c'est que des humains parlent à des humains. La communion d'énergies reste toujours la chose la plus incroyable qui soit. Dans ce cas, le théâtre redonne au théâtre toute sa dimension humaine.

Directrice de la MC93, Hortense Archambault déclarait dans un récent entretien que « l'avenir du théâtre est dans le métissage culturel ». Comment selon vous orienter les débats et actions menés pour y parvenir sans tomber dans le communautarisme ?

Je suis tout à fait d'accord avec ce qui est dit. Le théâtre doit refléter ce à quoi ressemblent nos sociétés à l'heure de la mondialisation et de l'interculturalité. Ce qui empêche l'agonie, l'atrophie du théâtre, c'est toujours un nouveau souffle. Il ne peut pas y avoir de pureté dans le théâtre. Depuis la première personne qui a raconté un conte, la nuit, dans un bois ou une grotte, qui a allumé le feu et a mis les gens autour, le théâtre est comme un sauvage qui se nourrit de tout pour ne pas crever. C'est un art de l'emprunt et de la composition. D'où la nécessité du métissage.

L'Afrique occupe un point central dans votre œuvre qu'elle nourrit. Pourtant, vous ne pouvez vous plus rendre au Congo ?

Je n'ai pas le droit d'aller au Congo car un tyran me l'interdit. Cela n'a pas influencé mon travail et n'a rien changé pour moi. Mon pays, je l'ai en moi. Partout où je me retrouve, je transporte avec moi un bout d'Afrique. Je suis un « petit Congo ambulant ». Ce que je trouve très grave et blessant, c'est que les congolais n'aient pas pu voir la pièce. Mon peuple est privé d'entendre la voix de son poète.

Nkenguegi est le dernier volet d'une trilogie. Comment se forme et s'irrigue un propos toujours neuf et aussi dense après avoir déjà raconté tant d'histoires ?

Je ne raconte pas tant d'histoires mais, pour échapper au cliché ou à la littéralité, je veux les donner à voir sous des angles différents. Dans un dispositif frontal, le public n'est amené qu'à voir une seule face d'un problème et c'est trop pauvre à mes yeux. Je veux qu'il soit vu dans son ensemble. Ma grand-mère, conteuse dans son village au Congo, dit : « La plus belle façon d'aller d'une commissure de lèvres à une autre commissure de lèvres est de contourner la tête en passant par la nuque ». « Cela paraît compliqué » lui ai-je répondu. « Je n'ai pas dit la plus simple, j'ai dit la plus belle » rétorque-t-elle. Voilà. Les gens veulent de la facilité, moi, j'ai envie de montrer la complexité. Cela ne me fait pas peur. Il faut montrer la pesanteur des choses.

Festive et dramatique, votre dernière création entretient-elle un rapport pessimiste, apocalyptique au monde ?

Le paradis est un si long chemin qu'il fait passer par l'enfer... si tant est que l'un et l'autre existent d'ailleurs ! J'ai conçu le spectacle comme une traversée où s'éprouvent la colère, la folie, la violence mais aussi l'éclaircie. Même si la pièce parle de morts, de deuil, ses deux parties finissent sur une victoire : le naufragé regagne la terre et Lafuenté, le tyran, est dézingué par les enfants de la rue tandis qu'une révolution est en marche. Ce sont deux belles utopies.

NKENGUÉGI

Théâtre Gérard Philipe

Date du 9 au 26 novembre 2016

Avec Laetitia Ajanohun, Marie Charlotte Biais, Clara Chabalier, Pierre-Jean Étienne, Kader Lassina Touré, Harvey Massamba, Papythio Matoudidi, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Niangouna, Dieudonné Niangouna

Texte et mise en scène Dieudonné Niangouna

Collaboratrice artistique Laetitia Ajanohun

Création musicale et musiciens Pierre Lambla, Arnel Malonga

Scénographie Dieudonné Niangouna

Régie générale Nicolas Barrot

Vidéastes Wolfgang Korwin et Jérémie Scheidler

Lumière Thomas Costerg

Son Félix Perdreau

Régie plateau Papythio Matoudidi

Costumes Vélica Panduru

Création Masques Ulrich N'Toyo



Ce serait une gageure de résumer *Nkenguégi*, la très foisonnante dernière création de Dieudonné Niangouna ; création d'une pièce dont il semble vouloir défendre la paternité jusqu'au bout, en étant l'auteur, le metteur en scène, le scénographe et l'un des interprètes centraux. Peut-être que le papa-poule devrait laisser sa « progécriture » faire ses preuves sans sa permission... ?

S'il fallait trouver un fil rouge au spectacle, ce serait peut-être le seul élément de décor présent et stable tout du long : un cadre de bois au sol qui délimite – mais qui n'empêche pas toujours sa traversée – l'espace de la fiction. Les deux parties du spectacle (la seconde constituant plus un appendice qu'autre chose) éclairent chacune à leur façon l'interprétation de l'élément.

Le Souffleur.net – Vendredi 18 novembre 2016 (Suite de l'article)

La première, la plus importante du point de vue de la durée, alterne ou fait coexister beaucoup de situations, de temporalités, de narrations différentes. Mais toutes se lient plus ou moins explicitement à la reproduction du *Radeau de la Méduse* qui surplombe le plateau. Le cadre de scène au sol, montre alors une volonté de réinvestir aujourd'hui le drame peint par Géricault, et qui résonne malheureusement trop bien avec les catastrophes humaines qui se jouent en Méditerranée... Il s'agit de donner matière aux images et aux représentations de notre histoire contemporaine. Un homme est à la dérive, seul sur une barque (là aussi ponctuellement dans la seconde partie) ; des étudiants se la jouent intellectuels dans une soirée « déguisements et réflexions » au XVI^e arrondissement ; une troupe de théâtre monte une version actuelle du *Radeau de la méduse* (que c'est drôle d'ailleurs quand on sait que Niangouna achève l'écriture de la pièce en 2014, et que Thomas Jolly a créé cet été sa version du *Radeau de la Méduse* de Georg Kaiser... Des pouvoirs prophétiques de la fiction...). La seconde partie nous amène au Congo, dont Niangouna déploie une critique politique féroce avec les outils de l'absurde. Il est notamment question de la qualité des urines pour prétendre au poste présidentiel ! Ici, le cadre de sol répond au titre de la pièce, ainsi expliqué par Niangouna : « Les nkenguégi sont des plantes équatoriales aux longues feuilles coupantes. Au Congo, elles sont utilisées pour protéger les enclos des bêtes sauvages. Celui qui reste à l'intérieur de l'enclos est protégé, mais il est enfermé. Celui qui est à l'extérieur de l'enclos est en danger, mais il est libre. »

Que reprocher au spectacle, si ce n'est cette volonté trop appuyée, surlignée à l'excès de tout lier ensemble, quand des scènes, voire des parties, gagneraient à être plus indépendantes, plus libres, où la cohérence interne se ferait comme elle peut... C'est dense, c'est riche, et on tente de tout rentrer dans le même sac. Le texte fait un jeu savoureux d'échos certes, voilà bien une habile façon de mettre en parallèle des situations. Mais globalement dans le spectacle, cela passe par l'accumulation. Ou plutôt la superposition, la simultanéité des situations. Au détriment bien sûr, de l'intelligibilité. On peut noter plusieurs moments de grâce, notamment des grandes tirades, des grands passages où le souffle d'écriture ne s'essouffle pas. Après le flux de conscience, le flot de paroles. Mais ils sont très souvent gâchés par le bruit environnant. Ça danse, ça crie, ça chante, ça joue de la musique. Il y a quelque chose d'euphorique, une énergie qui se transmet. Mais les mots – quand ils nous parviennent – s'enfuient ; on est content, mais on comprend rien. On saisit une couleur générale, peut-être. Et encore.

Il faut malgré tout le saluer ce texte. Notamment parce que c'est rare, dans le champ des écritures contemporaines, que d'aussi longues pièces voient le jour. De pièces écrites j'entends. Dommage que les comédiens (Niangouna compris !) ne soient jamais véritablement à son service. Ce ne sont trop souvent que des passeurs. C'est remarquable au début du spectacle comme ils ne portent pas la voix, ont le souffle court, s'épuisent vite, n'articulent pas... Heureusement, la tendance finit par s'inverser, lorsqu'arrivent les petits morceaux d'anthologie, les moments de bravoures textuelles, qui obligent les acteurs à mobiliser leurs forces, enfin ! Et là c'est beau, et là on a le sentiment d'y être, avec eux ; et là la poésie de la plume de Niangouna se révèle, avec ses contradictions, ses drôleries, ses excès, son vitriol... Et cette profusion de mots qui s'enchaînent, ce rythme qui s'accélère progressivement et ce débit que rien ne pourrait arrêter... Tout ça en évitant l'écueil de la logorrhée. Et les faiblesses soudaines du texte – car de telles tirades sont forcément inégales – participent au moins de l'urgence, de la nécessité de la parole. La nécessité de dire quelque chose du contemporain. Ensemble. Car – et c'est assez rare pour le remarquer et le souligner – *Nkenguégi* met en jeu onze acteurs ! Quel revigorant dynamisme se crée pendant les *tutti*. Pour une cacophonie à échelle humaine.

C'est divers, brouillon, souvent inaudible – à l'image de notre monde. Et malgré son côté biscornu et capricieux, ce spectacle-embrouillamini en a en réserve : servez-vous !

par Louis Albertosi

THÉÂTRE – « Nkenguegi » de Dieudonné Niangouna

[samedi 19 novembre 2016 - 07:05]

Après Lausanne où il a été créé, la MC93 et le festival d'automne reçoivent au TGP de St Denis *Nkenguegi*, de Dieudonné Niangouna, auteur, metteur en scène et interprète originaire de Brazzaville. Malgré une scénographie magnifique, le spectacle, atomisé par des performances monologuées en série, s'avère décevant.

Si l'on arrive dans les premiers, on voit les comédiens debout sur la scène, immobiles, au fond, côté jardin, comme un groupe d'individus un peu serrés. Puis, pendant que le public peu à peu s'installe, dans la lumière et les conversations, ces individus s'ébranlent, marchant du même pas légèrement chaloupé, comme s'ils étaient sur un bateau en mer, sur ce plateau lisse comme un miroir profond et carré. Le temps que la salle se remplisse, ils font plusieurs fois le tour, se séparent en deux, se croisent. C'est le début d'une scénographie vraiment très belle, dont le point culminant est sans doute ce groupe vivant, qui figure, un peu plus tard, *Le Radeau de la Méduse*, la toile bien connue de Géricault. Même dans les moments les plus faibles de la pièce, qui sont nombreux, cette scénographie si juste et si bien agencée sauve l'honneur.



Nonfiction.fr – Samedi 19 novembre 2016 (Suite de l'article)

Donc la troupe marche sur les eaux, puis le spectacle commence. S'avance vers le public un grand homme maigre et chevelu, le torse nu, une figure christique, qui donne un premier monologue tout à fait prometteur, celui d'un homme perdu en mer. Car on a le sentiment d'un très beau prologue, et l'on se croit parti pour une histoire à perdre haleine, quelque chose qui tiendrait de *Peer Gynt* ou du *Soulier de satin*, et, malgré notre athéisme endurci, on serait bien curieux de savoir ce qu'il va faire de ce lac de Tibériade, vu qu'on a bien lu « durée estimée 3h05 » sur le programme. Il faudra déchanter, hélas, il faudra subir une sévère déconvenue à cet égard.

Car ensuite, Dieudonné Niangouna, s'il a beaucoup à dire, n'a plus rien à raconter. Il n'a plus rien à raconter parce qu'il n'a personne non plus à faire vivre sous nos yeux, personne qui ait un problème à affronter, une situation, du désir et des empêchements. Personne, non plus, qui ait une autre personne à rencontrer, qui ait quelque chose à en apprendre. Non, il n'a rien de tout cela sous la main, ni sous le pied. Tout ce qui lui reste, c'est des abstractions, des thèmes et des semblants d'idées, peut-être des mots. Il ne suffit pas de projeter des vidéos de migrants perdus en Méditerranée pour sortir d'abstraction au théâtre.

Alors ce naufragé va souvent rester là au centre de la scène, à s'ennuyer comme un cadavre au fond de la mer, ou comme un grand gamin qui fait du sous-l'eau sur l'écran vidéo qui est au coin du plateau. On le verra aussi, sur cet écran, mettre les doigts dans ses plaies, notamment celle du coup de lance qu'a reçu le Christ. Et autour de lui, les comédiens de la troupe vont faire de la musique, vont faire la Méduse, et vont bavarder pour rien. Pour leur prêter main forte, Niangouna lui-même, viendra les aider, l'écrivain n'étant pas mieux servi que par lui-même pour dire ses propres monologues assourdissants.

Des performances déguisées en monologues

C'est en effet la pratique déraisonnable du monologue, pris comme une performance, qui fait le corps du spectacle. Celui-ci est rythmé par la succession de véritables numéros auxquels se livre chaque comédien. On dit tiens c'est ton tour, et chacun, de bonne grâce, se lance à corps perdu. Ça démange tellement l'auteur lui-même qu'il finit par venir sur la scène, d'abord dans une sorte d'*Impromptu de Versailles* [↔] très peu convaincant, très artificiel, puis, dans la troisième partie de la soirée, par une performance personnelle, à laquelle, franchement, on ne comprend goutte.



On se croit tombé dans quelque chose qui tient d'abord du music hall (lorsque dans une fête dite parisienne, un acteur ou une actrice monte sur la table avec un micro pour nous servir une logorrhée que n'apprécient que les comédiens eux-mêmes), puis se rapproche de l'ambiance de la salle de catch (lorsque l'auteur-metteur-en-scène-interprète déroule interminablement un palabre inaudible, et délibérément inaudible puisque c'est l'ensemble des autres comédiens qui font un chahut invraisemblable, à cette fin précise qu'il soit inaudible !), en passant par ce moment enfin un peu farcesque où un capitaine et son suivant, tels dom Quichotte et Sancho, s'approchent du public. Le capitaine, alors – c'est la règle d'airain de l'auteur-metteur-en-scène – se lance dans un monologue interminable, il assène des vérités très contestables sur l'avenir de l'humanité, qu'on croit pouvoir un peu mieux saisir vu sa proximité (mais quant à y réfléchir – sûrement pas !)(Niangouna affirme que le théâtre donne le temps de la réflexion – où va-t-il chercher cela?), et il se voit, ce capitaine, encouragé par le metteur en scène, qui s'est placé sur le côté, et rythme le débit niagaresque de son acteur, à la façon d'un entraîneur au bord du ring. C'est que peu importe le sens de ce qu'on profère : il faut occuper un long temps de représentation, avec du bruit, du bruit de mots, du bruit de cri. Pourquoi ?

Parce que cet artiste nous propose une esthétique particulière, à laquelle nous ne sommes pas vraiment sensibles. Dont acte. Mais ce n'est pas une raison. À quoi bon ces performances qui ne sont pas – malgré les apparences – des monologues, puisqu'on n'y saisit absolument rien ?

Nonfiction.fr – Samedi 19 novembre 2016 (Suite de l'article)

Dieudonné Niangouna affirme qu'il y a trois temps au théâtre : le temps de l'autopsie, celui de la réparation, et celui de la sorcellerie. Ces termes ne nous semblent pas heureux et même fort discutables. L'autopsie c'est mettre les mains dans un cadavre, or le théâtre n'a pas affaire à une chose morte, mais à la vie. C'est pourquoi des personnages surgissent, et des situations se nouent et se dénouent. Quant à la réparation, on se demande ce qu'il y a à réparer dans un cadavre. Et pour ce qui est de la sorcellerie, comment y croire ? Le théâtre n'est pas une pratique incantatoire, le plateau n'est pas un lieu sacré où surgissent des esprits. On n'y réveille pas les morts.

Et la raison nous en vient des Grecs. Orphée va chercher Eurydice aux Enfers, mais il se retourne juste avant d'en sortir et il la perd définitivement. On se demande parfois pourquoi Orphée s'est retourné. Il ne s'agit pas d'une bévue. Il s'agit d'un impossible. Les Grecs ont profondément inscrit à la source de leur culture (et de la nôtre) le fait incontournable qu'on ne revient pas de la mort. De la sorte, ils ont donné un incomparable bol d'air frais à l'humanité. Parménide a enraciné les choses en affirmant que l'être est et que le néant n'est pas. Le théâtre contemporain, s'il doit cultiver la source grecque, doit laisser la performance (si du moins celle-ci dégénère en incantation débridée) aux prêtres, qui savent très bien s'arranger avec la mort et avec les morts. Mais le temps du théâtre est le temps de la vie. Le concret du problème de la violence et de la mort s'appréhende du côté de la vie. Y compris lorsque le héros a affaire à un spectre.

Nkenguegi, de Dieudonné Niangouna, au Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis, jusqu'au 26 novembre 2016

Tournée :

Du 1 au 2 décembre 2016 – Mousonturm – Francfort

Du 26 au 28 avril 2017 – Le Grand T - Nantes

Sommaire de [la rubrique théâtre](#)

 Régis BARDON

THÉÂTRE

Le théâtre en éruption de Dieudonné Niangouna

Auteur, acteur, metteur en scène, Dieudonné Niangouna propose avec Nkenguegi un spectacle pour onze comédiens et deux musiciens d'une puissance à couper le souffle.

« **L**es nkenguegi sont des plantes équatoriales aux longues feuilles coupantes. Au Congo, elles sont utilisées pour protéger les enclos des bêtes sauvages. Celui qui reste à l'intérieur de l'enclos est protégé, mais il est enfermé.

Celui qui est à l'extérieur de l'enclos est en danger, mais il est libre. » Pour Dieudonné Niangouna, l'enclos n'est pas forcément la terre ferme. C'est aussi la mer démontée, sur laquelle les exilés affrontent, sur des embarcations de fortune, le déchaînement des éléments. Ici, juste un signe. Un carré sobre au centre du plateau, devenu horizon infini. Dans ce carré, ils sont une dizaine, filles et garçons enchevêtrés, à lutter pour la vie. À gauche, une reproduction du tableau de Géricault *le Radeau de la Méduse*. Au-dessus, en contrepoint, un écran qui vient faire loupe sur un des acteurs saisi ailleurs (on imagine les côtes de Lampedusa), dans une noyade qui n'en finit plus. Un télescopage que Dieudonné Niangouna va creuser jusqu'à l'os, tirant une ligne de crête entre l'évocation de ce naufrage légendaire sur les côtes de la Mauritanie, le 2 juillet 1816, et la tragédie contemporaine des réfugiés. Atroce continuité de l'Histoire. Avec les maîtres et les asservis.

Matériau brûlant pour cet auteur incandescent dont la langue, métaphorique, poétique, traversée de secousses et d'injures, qu'il met cul par-dessus tête, charrie la lave des volcans. Un vrai défi pour les acteurs, français et congolais, qui doivent tout mâcher et recracher dans les situations les plus improbables, et composent un chœur éblouissant, tous singuliers et ensemble. Lætitia Ajanohun, Marie-Charlotte Biaï, Clara Chabalière, Pierre-Jean Étienne, Kader Lassina Touré, Harvey Massamba, Papythio Matouidi, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Nian-

gouna. Tous formidables. Le onzième, c'est Dieudonné lui-même, qu'on voit d'abord débarquer dans son propre rôle de metteur en scène. Forcément consommé, déjanté, dictateur. Porteur d'un magnétisme incroyable. Cette langue qu'il écrit pour les acteurs, c'est d'abord la sienne, qui suinte par tous les pores de sa peau et le conduit au bord de la démesure, de la transe, portée avec rage et lucidité.

DERNIER VOLET
D'UNE TRILOGIE,
NKENGUEGI S'INSCRIT
DANS LE PARCOURS
D'UN ÉCRIVAIN QUI
CONSIDÈRE QUE
« L'ART, C'EST
S'ÉCHAPPER DE
LA BARBARIE ».

Le théâtre tutoie le cinéma

À la mitan du spectacle, le *Radeau de la Méduse* va céder la place à un écran-aimant, à droite du plateau. Paysage africain. Capitale bétougnée. Village de brousse. Images qu'il a dû tourner au Cameroun puisqu'il ne peut plus se rendre au Congo. Dieudonné Niangouna traîne un ballon-montgolfière, comme Sisyphe son rocher, nous emmène assister à l'accouplement de deux chèvres dans un rituel païen, puis au « *Komysaria de polisse du Djouhé* ». Là, c'est l'apocalypse. Des prisonniers y sont braqués arme sur la tempe par des flics enivrés. Les femmes jaugées comme du bétail. La vidéo qu'on reçoit comme un coup de poing dispute l'attraction au plateau. On est saisi et envoûté par cette histoire-fleuve, trois heures sans perdre haleine, où le théâtre tutoie le cinéma, où l'alternance des monologues et des scènes collectives dialoguées, chantées, dansées est parfaitement maîtrisée. Sur ce plateau épuré, catapulté par le débridement et le foisonnement des formes, pas une ligne de faille. •

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 26 novembre, au TGP, Saint-Denis.
Rens. : 01 48 13 70 00. Les 1^{er} et 2 décembre, au Mousonturm à Francfort. Du 26 au 28 avril 2017, au Grand T. à Nantes.



DIEUDONNÉ NIANGOUNA JOUE, NON SANS AUTODÉRISION, UN RÔLE DE METTEUR EN SCÈNE DÉJANTÉ ET DICTATEUR. PHOTO ARMEL LOUZALA

Dieudonné Niangouna : "Le théâtre doit avoir l'insolence de l'obus !"

ENTRETIEN. Sur scène au théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis (93), l'acteur culturel majeur à Brazzaville revient pour Le Point Afrique sur 12 ans de théâtre entre Congo et France.

PROPOS RECUEILLIS PAR HELUIN ANAÏS

Publié le 22/11/2016 à 17:34 | Le Point Afrique



Nkenguegi de Dieudonné Niangouna au théâtre de Vidy, Lausanne. © Samuel Rubio

Après *Le Socle des vertiges* (2011) et *Shéda* (2013), Dieudonné Niangouna n'avait pas fini d'en découdre avec la guerre ni avec les relations Nord-Sud. Il lui fallait *Nkenguegi*. Soit une fresque de plus de trois heures située entre Afrique et Occident. Entre un appartement bourgeois du 16^e arrondissement parisien et le pont du Djoué au Congo, sans oublier la mer où un dénommé Erdoninus Amandeüs à la dégaine christique n'en finit pas de se perdre. Sur une barque plantée au milieu d'un plateau nu, ce personnage à la voix d'outre-mer rythme la pièce par des apparitions éthérées. Comme les deux premiers volets de la trilogie, *Nkenguegi* est la traversée d'un monde en morceaux, souvent au bord de l'hystérie. Avec les onze autres histoires qui composent la pièce, la tragédie de Erdoninus Amandeüs est une variation autour du célèbre *Radeau de la Méduse* de Géricault, dont une reproduction est accrochée sur un coin de mur.



Nkenguegi joué au Théâtre de Vidy, Lausanne. © Samuel Rubio

Concrets ou métaphoriques, africains ou européens, les naufrages de *Nkenguegi* entretiennent des rapports plus ou moins lointains avec la frégate de la marine française échouée sur les côtes de Mauritanie en 1816. Interprétés par onze comédiens et deux musiciens, on y retrouve la démesure de l'oeuvre qui fit connaître le peintre français. Sa grande précision et son éloignement des esthétiques existantes. Son utilisation d'un outil commun – la langue française – au profit d'une poétique de l'excès. Du quotidien bruyant et accidenté. Si Dieudonné Niangouna expose un cadre, c'est donc pour mieux l'exploser. Ce qui ne veut pas dire qu'il manque de respect à ce qu'il dynamite. Au contraire.

Construit sur les ruines laissées par les guerres civiles du Congo, son théâtre est un art du remodelage du vivant imaginé sous les bombes. Nourrie des tragédies passées et présentes, *Nkenguegi* propose une succession d'allers-retours qui font écho au mode de vie et de création de Dieudonné Niangouna depuis la création de sa compagnie Les bruits de la rue. À son choix de l'entre-deux-rives, qu'il partage avec des artistes de plus en plus nombreux. Du Congo, mais aussi du Burkina Faso, du Cameroun et d'autres pays d'Afrique.

Le Point Afrique : Dans *Nkenguegi* comme dans les deux premiers volets de votre vertigineux triptyque, le théâtre est mis en abyme grâce à différents procédés. Pourquoi ?

Dieudonné Niangouna : Le théâtre est l'un des derniers lieux où la pensée est encore tendue. Un des derniers bastions résistants dans le champ actuel de la pensée. La mise en abyme est simplement une manière de dire ce constat. Parmi les quatre mises en abyme de *Nkenguegi*, l'une fait écho à la façon dont j'ai appris le théâtre à Brazzaville auprès de Massengo mä Bbongolo dans les années 1980. Comme Forthina Ondeminus Barbatoutous, un metteur en scène, qui, dans *Nkenguegi*, travaille depuis plus de deux ans à une transposition du *Radeau de la Méduse* au théâtre, nous jouions longtemps sans faire de représentations. Nous cherchions. Ce personnage a connu la tragédie des migrants, et il veut en parler au théâtre. Il fait appel à une bande de comédiens semi-professionnels. Des étudiants prêts à chercher et chercher encore, ce qui est impossible dans le théâtre professionnel, soumis à des impératifs de coût et donc de durée.

Dans chaque pièce, vous apparaissez aussi dans votre propre rôle de metteur en scène, à travers de longs monologues qui sont une des marques de votre écriture. D'où vient ce souffle épique, que l'on retrouve chez l'ensemble de vos interprètes ?

Il vient en partie de Massengo mä Bbongolo, qui a imaginé un style de théâtre très singulier dans les années 1970, fondé sur les principes d'abstraction scénique et de cassure de la scène. On y faisait du mime, de la pantomime, de la danse, des acrobaties et on disait du texte. Après, il y a eu la guerre. Les trois grandes guerres de Brazzaville. C'était interdit, mais j'ai continué de faire du théâtre pendant cette période. Je récitais des poèmes dans les tranchées. Je racontais des morceaux de Blaise Cendrars, de Kossi Effoui, de Koltès... Et dans cette folie-là, en courant entre les bombes, j'ai inventé ma compagnie avec mon frère Criss Niangouna en 1997, et j'ai créé mon style de jeu que je baptise le « big ! boum ! bâh ! ». C'est un jeu qui répond aux obus. Un jeu qui commence mine de rien, au milieu des spectateurs, et qui prend de l'ampleur jusqu'à l'explosion. Un jeu fait de cassures, qui donne lieu à des scènes toutes différentes les unes des autres. Pour répondre aux obus, le théâtre doit avoir l'insolence de l'obus.

Comme ceux des deux premiers volets de votre trilogie, les comédiens de *Nkenguegi* ne viennent pas tous du Congo. Certains viennent d'autres pays africains, certains d'Europe. Le « big ! boum ! bâh ! » nécessite-t-il une compréhension précise du contexte qui l'a fait naître ?

J'ai développé des techniques de direction d'acteurs qui me permettent d'arriver à ce que je veux avec mes comédiens. Qu'ils aient ou non connu les bombes. D'une pièce à l'autre de la trilogie, et de manière plus générale dans mon travail, j'ai développé des fidélités artistiques qui me permettent de continuer à chercher avec les comédiens, un peu comme Forthina. Dans *Nkenguegi*, seules trois personnes n'avaient jamais travaillé avec moi.



Nkenguegi de Dieudonné Niangouna sur la scène du Théâtre de Vidy, Lausanne. © Samuel Rubio

À la suite d'une lettre ouverte que vous avez adressée au président Denis Sassou-Nguesso en décembre 2015 lui demandant de quitter le pouvoir après un changement de constitution et 31 ans de pouvoir, vous êtes interdit de salles publiques à Brazzaville. Comment cela a-t-il influencé la création de *Nkenguegi* ?

Je commence en principe chaque création par un mois de répétitions à Brazzaville, avant d'aller travailler en France. À cause de cette interdiction, j'ai dû changer mes habitudes. Bien sûr, cela m'a beaucoup peiné, car en termes d'échange avec l'équipe les moments vécus à Brazzaville sont toujours très importants. C'est là qu'avec quelques artistes restés sur place, j'ai créé en 2003 le festival Mantsina sur scène, qui a lieu chaque année en décembre. Après la table rase causée par les guerres et la disparition des grandes compagnies des années 1970, il fallait recommencer à former les jeunes pour que ce que nos aînés nous avaient transmis ne tombe pas dans l'oubli. Ce lieu est au centre de ma démarche, et j'aurais aimé que les trois artistes avec qui je travaille pour la première fois le découvrent. Mais en tant que citoyen, je ne pouvais pas ne pas écrire cette lettre.

Vous travaillez donc entre le Congo et la France depuis plus de dix ans. Dans *Nkenguegi*, on voit des films qui ont été réalisés au Cameroun, avec de jeunes comédiens du Laboratoire de théâtre de Yaoundé. Quels sont vos rapports avec cette structure ?

Dans le texte, les scènes filmées se passent sur le pont du Djoué, au bord du fleuve Congo, et c'est là que nous aurions dû les tourner. L'interdiction proférée en décembre dernier m'a obligé à faire autrement. Le Laboratoire de théâtre de Yaoundé est un des lieux partenaires de Mantsina. Depuis trois ans, j'y donne des ateliers et nous construisons une réflexion commune, comme avec l'équipe des Récréatrices à Ouagadougou et de nombreux autres artistes à travers l'Afrique. Propre aux artistes de ma génération, c'est-à-dire celle qui a connu la guerre des années 1990 et qui ont vu disparaître les maîtres, cette manière de travailler est une forme de panafricanisme. Témoins d'un déplacement, d'une cassure dans le milieu artistique, nous nous sommes mis en réseau pour penser le théâtre différemment. Comme moi, la plupart des artistes et directeurs de structures ou de festivals avec qui je collabore travaillent pour la plupart entre Afrique et Europe. Le mythe du centre culturel français a fait date. On ne fait plus des spectacles pour le centre culturel français, mais pour les gens quels qu'ils soient. Du Congo, du Cameroun, de France, de n'importe où.

Depuis la création de Mantsina, un terreau théâtral s'est reconstitué à Brazzaville. Vous travaillez régulièrement avec ces jeunes artistes, tout en continuant à célébrer la mémoire de vos aînés. Comment ?

Sony Labou Tansi m'a appris que l'on est responsable de son temps. On ne peut pas vivre dans une époque et dire que ce qui s'y passe ne nous concerne pas. En cela, je suis un descendant de Sony. J'ai hérité de certains de ses questionnements, comme de ceux de bon nombre d'artistes de sa génération. Dans *Antoinette m'a vendu son destin*, j'interroge d'ailleurs cet héritage en mettant en parallèle un texte de Sony et un de mes textes, portés par la comédienne Diariétou Keita. Tout ça pour dire que je suis un maillon dans la chaîne de transmission. Des artistes comme Julien Mabilia Bissila, Florent Mahoukou ou encore DeLaVallet Bidiefono ont émergé grâce aux ateliers donnés à Brazzaville, qui eux aussi s'engagent dans la poursuite de cette histoire.

En termes de public, une habitude de théâtre s'est-elle reconstituée ?

Nous faisons tout pour cela, notamment en jouant dans tous les quartiers de Brazzaville, surtout les plus reculés. Le but étant que la maman qui vend des cacahouètes à côté vienne au théâtre. Que l'étudiant, le mécanicien, le collégien viennent au théâtre. En douze ans, les choses ont progressé, mais il faut sans cesse se battre pour repousser les murs. Pour braver la mort qui rôde encore, et qui vient parfois nous rendre visite. Le théâtre a des vertus réparatrices. Il faut lui donner les moyens de réparer le mieux possible.

* *Nkenguegi*, de Dieudonné Niangouna, jusqu'au 26 novembre 2016 au théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis (93). Programmé par la MC93, dans le cadre du Festival d'Automne.

Également les 1er et 2 décembre à Francfort, www.mousonturm.de. Et du 26 au 28 avril au Grand T à Nantes. www.legrandt.fr



Nkenguegi de Dieudonné Niangouna

▲ DAVY TOUBIANA

📅 NOVEMBRE 23, 2016

Niangouna termine sa trilogie

Chaque pièce de Dieudonné **Niangouna** est une traversée en soi avec sa langue âpre, sa parole éruptive et vertigineuse où se télescopent les mots du quotidien et ceux d'une langue savante à la poésie indéniable. « Nkenguegi » n'échappe pas à la règle. Plus de trois heures plus tard, on sort du spectacle abasourdi, avec l'impression d'avoir été noyé dans les images projetées, les sons et la musique toujours présents, sur un plateau en perpétuel mouvement. Ce texte représente le dernier opus d'une trilogie qui avait débuté par « Le socle des vertiges » en 2011 et « Sheba » en 2013.

Le nkenkuegi en langue kongo est une plante tranchante qui protège le bétail des bêtes sauvages. En donnant ce titre à sa pièce, Niangouna insiste sur le double tranchant d'une protection qui enferme aussi celui que l'on veut protéger. Rêvant en parallèle autour du tableau de Géricault, Le Radeau de la Méduse, il imagine l'arrivée du dernier survivant du radeau, échoué sur une plage, cette image forte évoque sans doute possible les immigrés qui échouent sur nos plages à Lampedusa ou ailleurs.



Une traversée des rêves et des cauchemars

Partant de ces deux métaphores centrales, *Niangouna* crée un récit qui, sous une apparente anarchie, révèle une structure très forte qui permet toutes les inventions au plateau. Onze comédiens et deux musiciens habitent le monde foisonnant et démesuré de Niangouna. Passant du réel à l'imaginaire, ils sautent d'un continent à l'autre, du théâtre dans le théâtre à la rue de Brazzaville, du Radeau de la Méduse aux immigrants d'aujourd'hui. Ils seront tour à tour des émigrés « intégrés », propulsés dans des mondanités parisiennes, « un type abandonné seul sur une barque » ou « un voyageur qui s'est fait piquer son rêve »...On passe de la scène où la parole se déploie à l'excès, à des images filmées où la violence crue s'exprime sans paroles.

La pièce se situe dans un futur post-acopalyptique dans lequel la guerre des mémoires fait rage. La mer qui était accessible à tous, est devenue une frontière mouvante qui évolue au fil des combats. Dans un délire total des actions, avec une débauche de costumes aux couleurs clinquantes, des personnages masqués sont les protagonistes d'une fête baroque dans laquelle le champagne coule à flots, ce qui aide à réfléchir sur les problèmes de ce bas monde. Sur une musique tonitruante, on se déhanche, on se rencontre et on ignore le personnage à moitié nu au centre du plateau. Personnage pivot de la pièce, des images nous font comprendre qu'il est naufragé d'un bateau et vient d'échapper à la noyade. Niangouna organise à la fois son récit et sa mise en scène autour de ce personnage fil rouge et quasi immobile, tout en faisant travailler les acteurs sur des rythmes différents et même en opposition avec la musique.



Si les dialogues dessinent une réflexion et tentent d'apporter une solution aux conflits, les monologues cassent ce semblant d'organisation pour se déployer, tourner et retourner les problèmes. C'est la voix de l'auteur qui éructe, s'emporte et vocifère, acceptant même de jouer le rôle du messenger de la tragédie antique que l'on tuait lorsqu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

Chez Niangouna, même les didascalies font théâtre pour pousser à l'extrême les situations. Impossibles à réaliser sur la scène, elles sont présentes par des images tournées au Congo, et donnent une dimension à la fois surréaliste, drôle et terrifiante par la violence qui se dégage et la parole inaudible.

Suivre une pièce de Niangouna est impossible si on recherche une logique du discours et une fable cohérente. Le spectateur doit s'engager au même titre que l'auteur et les comédiens. Pris à parti, il est comme aspiré par la parole et le récit. Devenant co-constructeur de la pièce, il est happé par la virulence des récits entrecroisés, la poésie d'une langue au rythme vertigineux. Soutenus par les tonalités luxuriantes et l'omniprésence d'une musique cassante et souvent dérangementante, surgissent des sens multiples de récits qui s'entrechoquent, déroutent et se contredisent. Niangouna porte, de par son histoire personnelle, les traces de la brutalité du monde. Faire entendre encore et encore l'insécurité et la violence faite aux corps est peut-être sa façon à lui d'ouvrir et de partager l'espace poétique d'un possible théâtre de la réparation.

Nkenguegui

Textes Mise en scène & Scénographie : Dieudonné Niangouna

Avec Laetitia Ajanohun, Marie-Charlotte Biais, Clara Chabalière, Pierre-Jean Etienne, Kader Lassina Touré, Harvey Massamba, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Niangouna et Dieudonné Niangouna

Création musicale et musiciens : Chikadora, Pierre Lambla, Armel Malonga

Vidéastes : Wolfgang Korwin et Jérémie Scheidler

Lumière : Thomas Costerg

Son : Félix Perdreau

Costumes : Vélica Panduru

Création masques : Ulrich N'toyo

Durée estimée : 3h20

Crédit photo : Samuel Rubio

Jusqu'au samedi 26 novembre au Théâtre Gérard Philipe / Centre dramatique national de Saint-Denis

Puis en tournée :

Du 1 au 2 décembre 2016 – Mousonturm – Francfort

Du 26 au 28 avril 2017 – Le Grand T – Nantes

Théâtre

Sélection critique par
**Sylviane
Bernard-Gresh**

Nkenguégi

De Dieudonné Niangouna, mise en scène de l'auteur. Durée: 3h20. Jusqu'au 26 nov., 20h (du mer. au sam.), Théâtre Gérard-Philippe, 93 Saint-Denis, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (12-23€).

▣ *Nkenguégi*, comme la broussaille épineuse qui confine les bêtes domestiques en Afrique... C'est sous ce titre codé que l'auteur-acteur-metteur en scène congolais Dieudonné Niangouna nous raconte la confusion contemporaine au fil d'une épopée théâtrale menant d'un continent à l'autre. Avec l'évocation du *Radeau de la Méduse* au milieu... S'il réactive sur scène le tableau de Géricault, peint en 1818, c'est pour mieux évoquer les rêves échoués et les vies noyées de migrants d'aujourd'hui fuyant le Sud pour atteindre l'«eldorado» du Nord... Passé colonial, société occidentale nantie et démocraties africaines en péril: Niangouna embrasse tout d'un seul regard ironique et distancié. S'il ne contourne pas toujours les pièges d'un discours long et débordant, où les mondes s'emboîtent les uns dans les autres, son théâtre, affamé et vorace à la fois, servi par des acteurs-performeurs, fait du bien. – **E.B.**



Nkenguegi

De Dieudonné Niangouna
Du 9 au 26 novembre au Théâtre Gérard-Philipp (Saint-Denis),
du 1^{er} au 2 décembre au Mousonturm (Frankfurt),
de 26 au 28 avril au Grand T (Nantes).

Étrange machine que le *Nkenguegi* de Dieudonné Niangouna, impossible à résumer tant il fusc, explose, pète et craque de partout. Dans l'angle de la scène, une reproduction du *Radeau de la Méduse* de Géricault. Au centre, un plateau, où s'activent les onze comédiens de la pièce. Au cœur, l'Auteur – Niangouna *himself* – entraîne ses

personnages dans une traversée frénétique, de la Méditerranée des exilés, au Paris des théâtres intellos, jusqu'au Brazzaville de sa jeunesse. Un bric-à-brac comique et apocalyptique, décapant efficace de l'art institutionnel, celui des « cadavres d'artistes » enfermés dans les musées. L'apparent bordel consiste en un subtil tissage de monologues et de

dialogues, qui tord tous les discours, alternant pastiches loufoques, chansons idiotes et longues tirades tragi-comiques. De cet alambic sort une langue foutraque, rabelaisienne, musclée, épique et ultra-poétique. Un flux harassant de trois heures, dont on sort avec le vertige, - « *vertige, le mot préféré de l'auteur, avec urgence et solitude* ». ALICE ARCHIMBAUD.